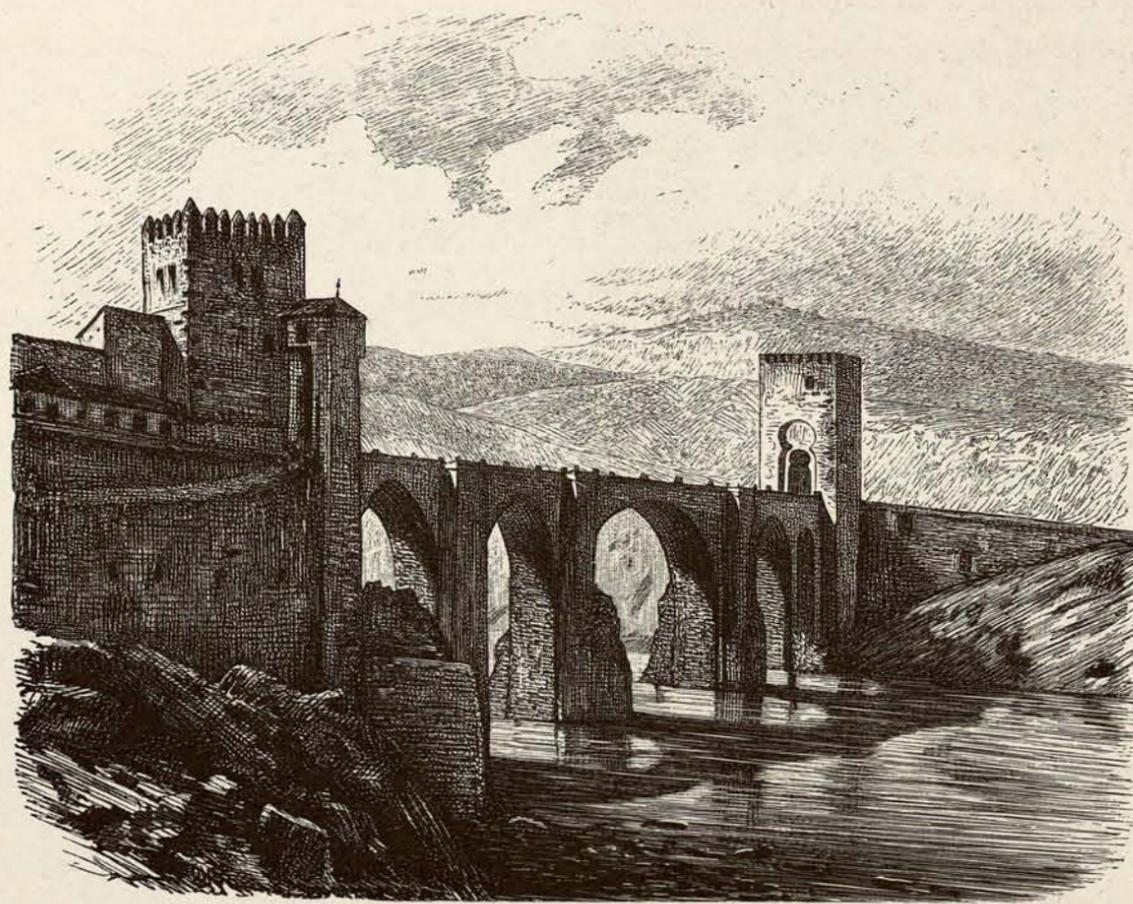




qui supportaient autrefois le palais de Rodrigue, le dernier roi des Goths. Là, au pied de la vieille cité, au fond d'une gorge sauvage, à quelque cent mètres au-dessous de nous, roulent et tourbillonnent les eaux jaunes et vaseuses du Tage, frappant de leurs remous écumeux les piles altières du pont de San Martin, qui met la ville en communication avec les *Cigarrales*.

Une vieille légende, encore bien vivante dans la mémoire du peuple, veut que ce pont, surpris vers le milieu du quatorzième siècle par une attaque soudaine d'Henri de Transtamare, se soit écroulé sous l'action d'un feu ardent, qui, savamment disposé par l'ennemi, aurait fait éclater les pierres de taille de la grande arche. L'exaspération des Tolédans à l'occasion de ce forfait ne connut pas de bornes, et prépara la perte de l'ennemi.

Toutefois, il n'y avait dans le pays personne qui fût capable de rétablir le pont détruit. Plusieurs années après l'événement, l'archevêque de Tolède, Don Pedro Tenorio, adressa une



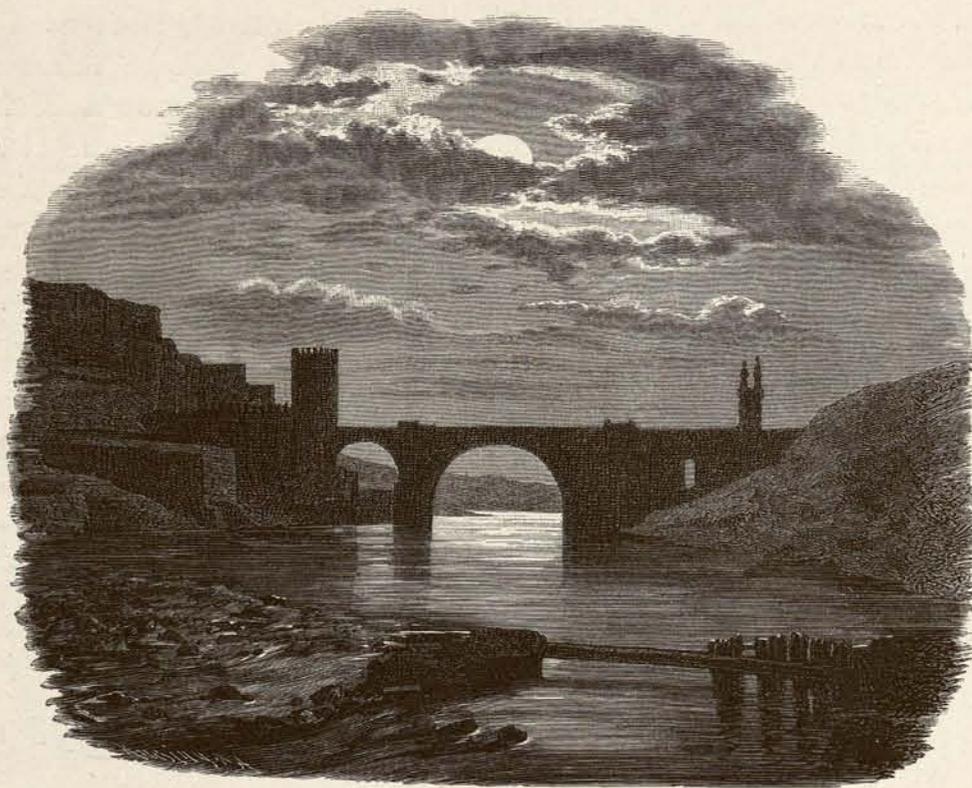
LE PONT DE SAN MARTIN.

proclamation à tous les architectes d'Espagne, chrétiens et Maures, pour inviter les plus hardis d'entre eux à entreprendre la restauration du pont. Personne ne se présenta, à l'exception d'un tout jeune homme, nommé Juan de Arévalo, dont les propositions furent agréées, et qui releva jusqu'à la dernière pierre l'arche démolie par le feu. Le jour qui précéda l'achèvement des travaux, et avant même que les échafaudages fussent enlevés, le jeune architecte crut remarquer dans son œuvre un défaut susceptible de la faire écrouler. Au comble du désespoir, il mit lui-même le feu aux échafaudages, et fit sauter l'arche pour la seconde fois. Cependant, un an plus tard, il réussit à souhait son travail, qui s'est conservé depuis lors dans un état irréprochable. Quant aux Tolédans, ils restèrent persuadés que la destruction de la première œuvre d'Arévalo devait être attribuée à un incendie accidentel de ses échafaudages, et ne ménagèrent pas les éloges et la considération au jeune architecte, qui était parvenu à faire oublier à la ville toutes ses tribulations.

Auprès de ce beau pont, se dressent encore, dans le lit même du fleuve, les restes de moulins mauresques, mûs autrefois par des roues hydrauliques d'une construction spéciale.

Un autre pont beaucoup plus hardi que le premier, le pont d'Alcantara, est jeté sur le Tage, à l'extrémité orientale de la ville. Construit entre la colline de l'Alcazar et celle du château de San Servando, il enjambe le fleuve d'une seule arche gigantesque. Son premier architecte fut Alef, fils de Mohammed-Alenuri, alcalde de Tolède, qui le termina en l'an 389 de l'hégire (1011 de l'ère chrétienne). Détruit en 1257 par une inondation, il fut relevé, l'année suivante, par le roi Alphonse X. Deux siècles plus tard, on y ajouta une nouvelle arche: une tête de pont le couronne du côté de la ville, et une magnifique porte le ferme à l'autre extrémité.

Un peu plus loin, s'élève une des curiosités les plus originales de Tolède. C'est une porte construite dans un admirable style arabe et aujourd'hui murée, la porte de Bisagra, peut-être



LE PONT D'ALCANTARA.

l'ancienne *Via sacra* des Romains ou la *Bab Sagra* des Arabes. Une autre porte du même nom a été bâtie au onzième siècle entre deux tours crénelées, et laisse apercevoir le clocher de l'église de San Roman, la plus ancienne paroisse de Tolède. Cet édifice eut à subir, comme le rappelle à l'intérieur une vieille inscription arabe, toutes les transformations religieuses des temps antiques, et fut notamment le théâtre d'un événement assez piquant.

Alphonse VIII avait alors neuf ans, et, pendant la minorité de ce prince, le roi de Léon gouvernait la Castille. Dans ces conditions, les villes de ce pays ne tardèrent pas à tomber en la possession de hauts-barons, qui, mettant à profit le désordre de la situation, finirent par se fortifier dans leurs positions. C'est ainsi que Fernando de Castro occupa la cité de Tolède, mais bientôt la Castille mécontente fit signifier à son jeune roi qu'il eût à reconquérir ses États et à faire cesser au plus vite un état de choses aussi irrégulier.

Ainsi mis en demeure, Alphonse marcha sur Tolède avec cent cinquante cavaliers, mais Fernando de Castro refusa énergiquement de capituler devant cette poignée d'hommes.

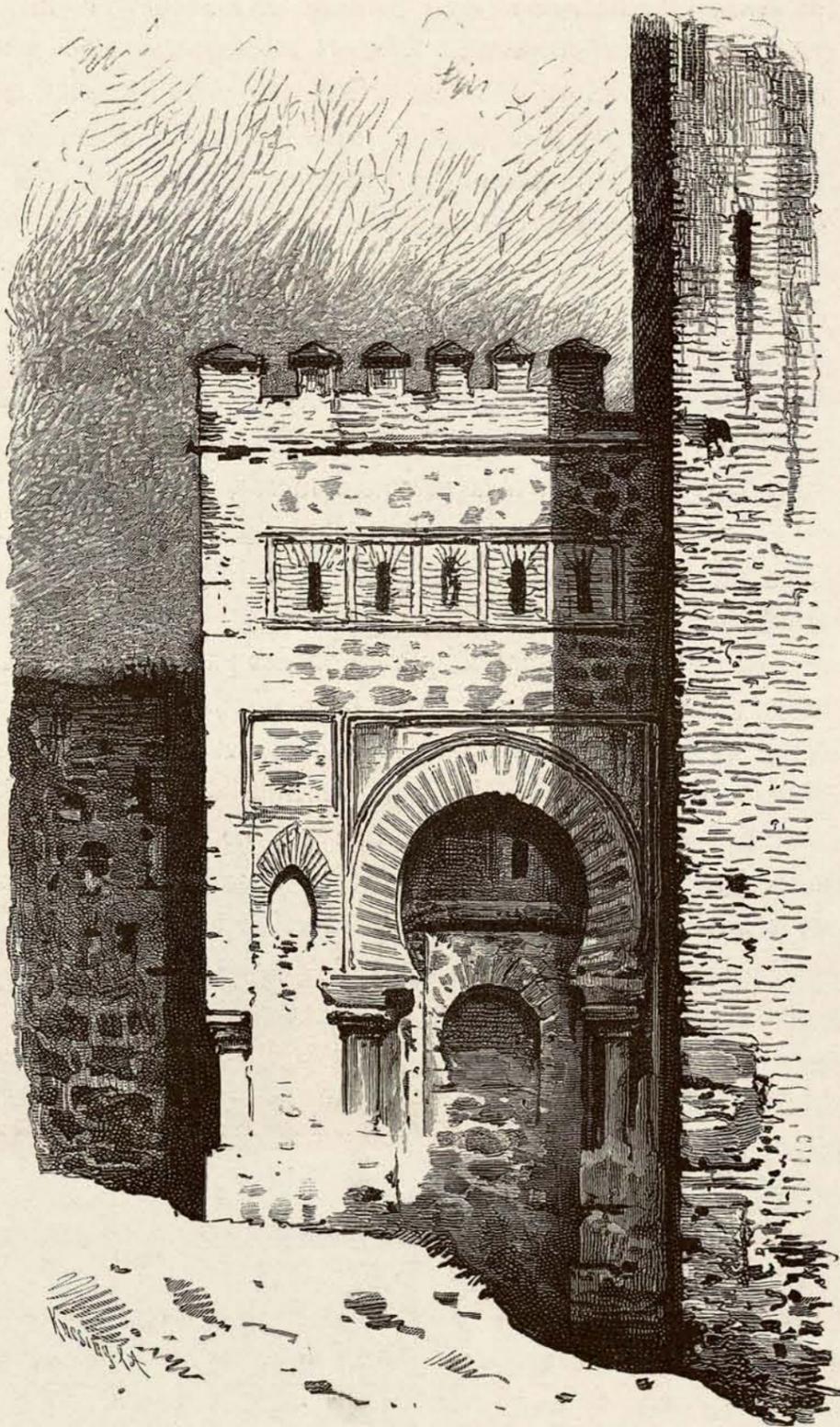
Cependant, l'un des assiégés, un certain Esteban Illar, qui était secrètement dévoué aux intérêts du roi, quitta la ville au cœur d'une nuit obscure, s'empara du souverain, le revêtit d'un déguisement, l'introduisit dans Tolède par des voies dérobées, et le cacha jusqu'au matin dans la tour de San Roman.

A la pointe du jour, grand fut l'émoi dans la cité, car, du haut du clocher, flottait, en signe de prise de possession de Tolède, la bannière royale. Les habitants, considérant cet événement comme un miracle, expulsèrent de leurs murs l'usurpateur Fernando de Castro, et la ville se trouva prise ainsi sans coup férir.

En revenant vers la place du Zocodover, un nouveau sujet d'études vient s'offrir à nous dans une ruelle étroite et malpropre. C'est l'église *El Cristo de la Luz*, dont la petite porte s'ouvre discrètement et timidement, quand on y vient frapper.

Au huitième siècle, il existait dans ses murs un ermitage chrétien, portant au-dessus de la porte d'entrée l'image sacrée du Christ. Après la prise de Tolède par les Arabes, les vainqueurs enlevèrent le crucifix, et, le murant dans un caveau ainsi que la lampe du sanctuaire, ils transformèrent l'ermitage en une mosquée minuscule.

Les Maures ont sans cesse professé la plus grande vénération pour tous les lieux consacrés à des cultes religieux, et ils étendaient ce respect jusqu'aux bâtiments et aux usages des chrétiens, dont ils envahissaient en maîtres les pays et les villes. On n'a pas d'exemples qu'aucune destruction de temples ou d'ornements chrétiens ait été inspirée aux musulmans par le fanatisme et la malveillance: tout ce qu'ils se permettaient en pareil cas, c'était de rajouter pour l'installation de leurs objets sacrés une petite construction, le plus souvent très-coquette, que l'on rencontre encore fréquemment en Espagne dans les églises chrétiennes. Au lendemain de la chute des Maures, lors de la réintégration du culte catholique, on fit aisément disparaître tous les attributs du mahométisme, mais on ne



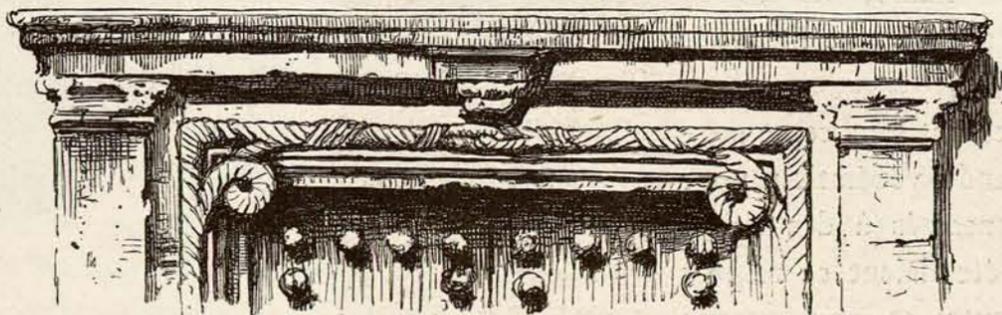
LA PORTE DE BISAGRA.

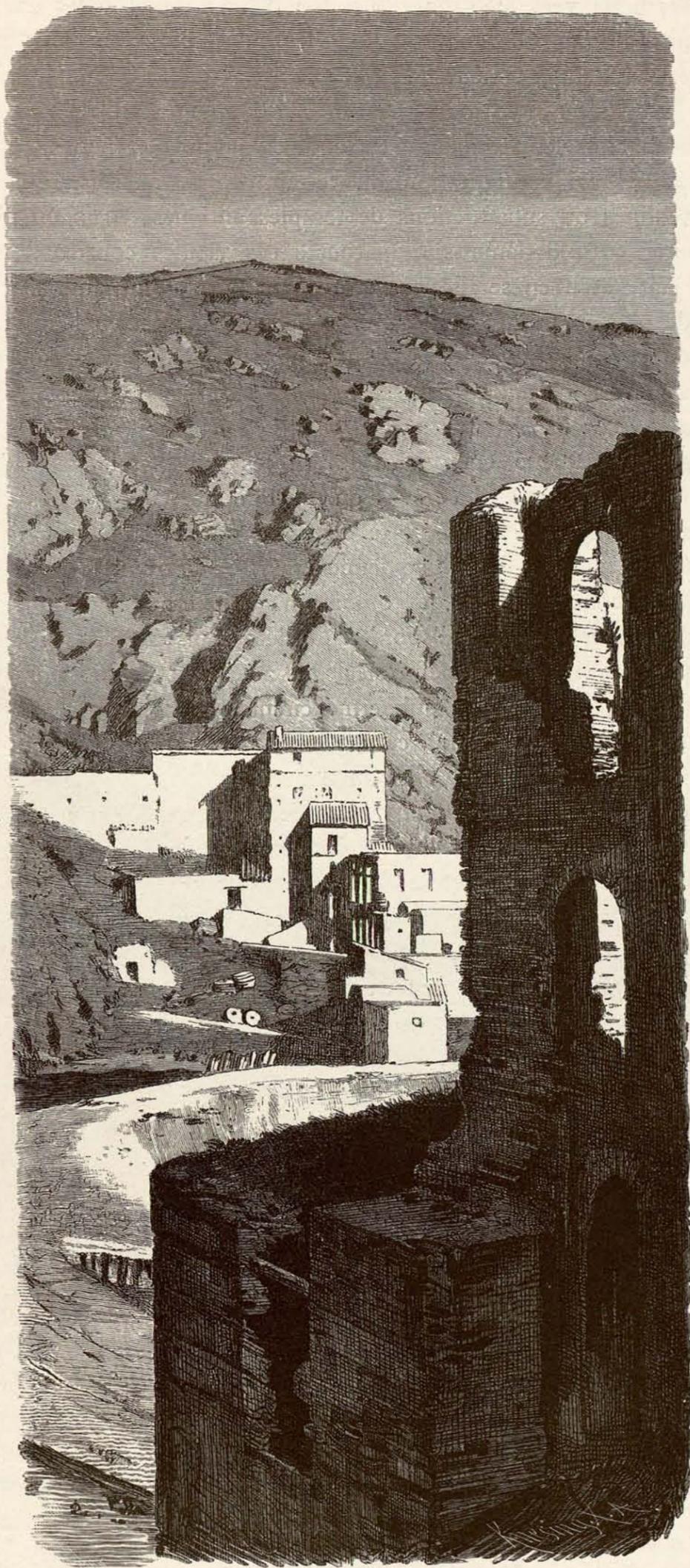
s'en tint malheureusement pas là, et les chrétiens agirent sous ce rapport avec une rigueur et une brutalité regrettables. Des mosquées, des vases sacrés et des bibliothèques laissés par les musulmans furent détruits par le feu, les bâtiments rasés, ou, tout au moins, les parois dépouillées de leurs ornements et crépies à la chaux. C'est à ce fanatisme aussi déraisonnable qu'incompréhensible que doit être imputée la disparition complète de maintes constructions mauresques, profanes et religieuses, dont le nom seul a survécu.

Lorsque, au onzième siècle, les Maures eurent reperdu Tolède, on retrouva dans la mosquée, qui est aujourd'hui devenue la chapelle El Cristo de la Luz, le crucifix des moines, toujours muré au fond de son caveau, mais parfaitement intact. Les infidèles n'avaient pas osé détruire l'image du Christ, comme on était en droit de s'y attendre: leur respect des choses saintes leur avait fait considérer comme préférable de mettre simplement le crucifix sous les scellés et de transformer ensuite la chapelle catholique en une mosquée, qui, depuis son retour aux mains des chrétiens, reste un admirable spécimen d'architecture mauresque. Comme il a été dit précédemment, c'est Babiéca, le cheval de bataille du Cid Campeador, qui retrouva par la grâce du ciel l'endroit où brûlait depuis cinq siècles, enfermée par les Maures avec le crucifix, la lampe du sanctuaire chrétien. Une inscription apprend au visiteur qu'Alphonse VI assista dans l'église El Cristo de la Luz à la première messe, célébrée en l'honneur de la défaite des infidèles.

En dehors des monuments publics, Tolède possède encore un grand nombre de vieilles maisons particulières arabes. La plus importante et la mieux conservée de toutes est connue sous le nom de *Taller del Moro*.

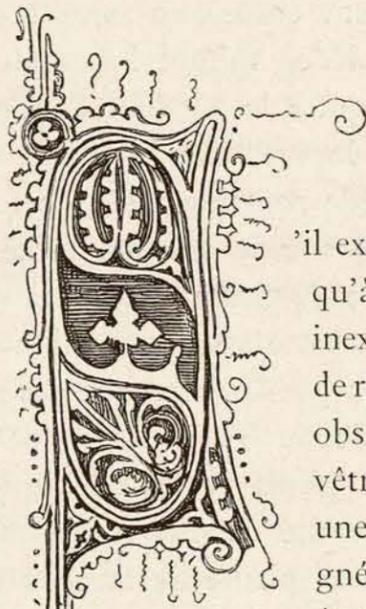
Trois salles magnifiques, dont les parois sont ornées dans le style oriental avec une richesse voisine de la profusion et dont les plafonds boisés sont admirablement conservés, trahissent avec certitude la demeure d'un riche Arabe, peut-être même d'un prince, si l'on doit en juger par la dimension des pièces. La salle centrale du palais décrit du côté de la cour un fer à cheval superbe; dans l'aile latérale, une grande serre garde encore la configuration des anciens bains arabes; enfin, le *patio*, transformé en chantier pour la coupe des pierres destinées à la réparation de la cathédrale, appartient aujourd'hui à un simple particulier de Tolède.





VIEUX MOULINS AUX ENVIRONS DE TOLÈDE.

LES ENVIRONS DE TOLÈDE.



Il existe autre part qu'à Tolède un inextricable réseau de ruelles étroites, obscures, enchevêtrées comme une toile d'araignée, ce ne peut être que dans quelques vieilles villes arabes des pays orientaux.

Après mille et mille détours bizarres, on finit bien généralement par déboucher au point voulu, mais trop souvent aussi, désagrément inévitable dans un semblable petit nid, on se voit tout-à-coup ramené à l'endroit même d'où l'on était parti. C'est ainsi que, sans savoir ni pourquoi ni comment, nous voici maintenant hors de la ville, devant la porte de Bisagra, en train d'examiner et d'inspecter attentivement tout ce qui se trouve à portée de notre vue.

Nous sommes dans un enclos ceint de murailles aux formes régulières, et, à travers une plaine coupée de petites éminences et

d'excavations peu profondes, nous marchons vers le Tage. Sur une colline d'une assez faible élévation s'étage le tout petit faubourg de *Los Corachuelos*, dont les misérables maisonnettes s'élèvent sur une vieille terre classique, sur l'emplacement de la Rome espagnole. La plupart de ces constructions ont été faites avec les pierres et le mortier d'un ancien amphithéâtre, car ici, comme dans tous les pays qu'ont jadis habités les Romains, les cirques, grands et petits, ont toujours servi de carrières à la postérité. La configuration du terrain donne à croire qu'on retrouverait sur ce sol vénérable des vestiges ou substructions de temples antiques, mais on n'a jamais fait de fouilles pour s'en assurer. Au dixième siècle, toutes ces vieilles constructions romaines étaient encore en assez bon état, et il en serait peut-être de même aujourd'hui, si les Arabes de Tolède, imitant l'exemple de plusieurs autres villes, ne s'étaient soulevés, en l'an 911 de l'hégire, contre le Khalifat de Cordoue et la souveraineté d'Abderrahman. Ils transformèrent en forteresse le vieil amphithéâtre en pierres de taille; la citadelle fut prise par le Khalife, et l'antique Tolède romaine rasée de fond en comble.

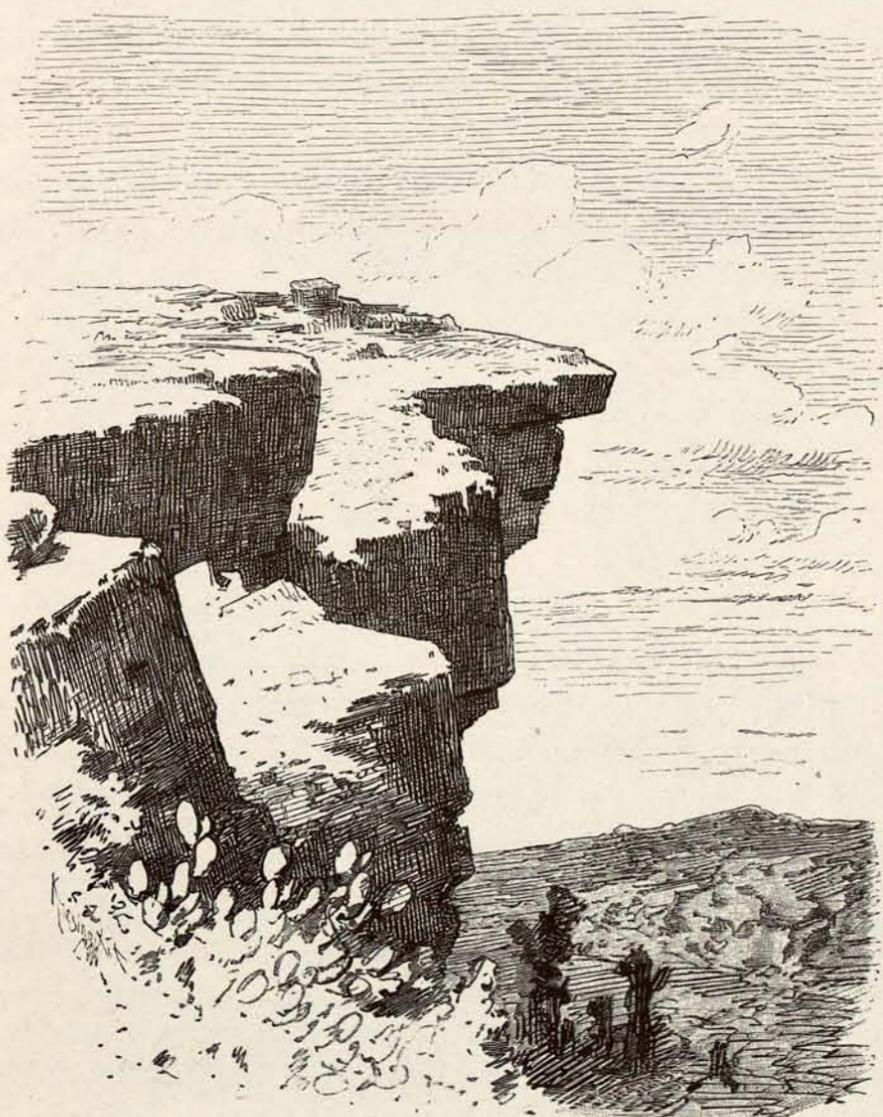
Une avenue de création moderne nous amène, en passant devant ces ruines, à la porte de la petite église de Santa Léocadia. Fort intéressante en ce sens qu'elle remonte aux origines du christianisme, cette basilique minuscule, située devant la porte de Cambron et gardée par des statues de rois goths, renferme les dépouilles mortelles d'une jeune martyre du troisième siècle, Sainte-Léocadie de Tolède. En 618, on construisit sur la tombe un petit ermitage, où ses ossements, transférés pendant les guerres du moyen-âge, d'abord à Orviéto, puis à Saint-Gislain en Flandre, ont été définitivement rapportés à la fin du seizième siècle, le 26 avril 1589. Le porche est un joli *patio*, planté de lauriers et de cyprès; l'abside, qui ferme circulairement la nef, est un spécimen très-intéressant et très-pur du style mozarabique, et contient un remarquable crucifix, dont l'auteur a laissé pendre du haut de la croix l'un des bras du Sauveur.

De Santa Leocadia, le chemin conduit, en serpentant à travers des buissons de myrtes et de roses, à la vieille manufacture d'armes blanches, aujourd'hui exclusivement affectée aux besoins de l'armée. L'acier de Tolède a toujours été célèbre pour la dureté de sa trempe, et les lames qu'il produit avaient dès les temps les plus reculés une telle réputation, que l'Arabe Mohammed-ben-Ali-el-Erani a écrit un ouvrage spécial sur leur fabrication.

Dans l'histoire de Tolède, on cite comme les plus fameux armuriers de la ville et les plus grand maîtres de l'art Nicolas Ortuño, Juan Martinez, Antonio Ruiz, Dionysius Corrientes, Luis Calisto de Valence, et plusieurs autres non moins illustres.



LE CHÂTEAU DE L'INFANTE GALIANA AUX ENVIRONS DE TOLÈDE.



ROCHERS DES ENVIRONS DE TOLÈDE.

Dans la nature, les contrastes sont parfois bien étranges. La colline du château de San Servando est à tel point jonchée de blocs de granit, que c'est à peine si quelques chèvres trouvent à brouter sur ses flancs une maigre nourriture, et pourtant, au pied même de cette éminence, le Tage traverse de charmants pâturages verdoyants, abondamment plantés d'oliviers et de peupliers.

Une fois de plus, nous nous retrouvons en présence d'un monceau de débris de murailles en ruine. Voici ce que la légende raconte à ce sujet.

«Jadis régnait à Tolède le fils d'un petit roi d'Afrique, un nommé Galafer, qui avait pour épouse la veuve d'un certain comte Julien. La noblesse de son caractère était connue dans tous les environs, car il était la providence des malheureux et des pauvres. Il avait une fille unique admirablement belle,

l'Infante Galiana, qu'il chérissait comme la prune de ses yeux et pour laquelle il avait fait bâtir un château magnifique avec un parc, des fontaines et tous les raffinements du luxe de l'Orient. On ne parlait dans tout le pays que des jardins de l'Infante et du monde féérique qu'ils étaient censés renfermer : on racontait surtout des choses fabuleuses sur le compte d'un étang, dont les eaux montaient, baissaient et disparaissaient en même temps que la lune. La renommée des charmes de Galiana parvint jusqu'aux oreilles du géant Bradamante, roi de Guadalaxara, qui tenta vainement de conquérir le cœur de la princesse. Sur ces entrefaites, le hasard voulut que l'empereur Charlemagne aperçût dans un tournoi la belle Galiana, et devint amoureux d'elle. L'Infante ayant accueilli favorablement sa demande, il tua en combat singulier son rival Bradamante, emmena en France, après l'avoir épousée, la charmante Galiana qui s'était dans l'intervalle convertie au catholicisme, et la fit asseoir à ses côtés sur le trône impérial. Quant à Galafer, il mourut de chagrin de voir partir pour la terre étrangère son unique enfant.»

Ce qu'il y avait autrefois de plus curieux à Tolède, au dire d'Abdallah-ben-Ali-Becraz-Zahri ou Az-Zahri, c'étaient les clepsydes fabriquées par l'illustre astronome Abou-Kassem-Abderrahman, surnommé Az-Zarcal. A l'aide de ces horloges, on pouvait savoir l'heure et observer en même temps les phases de la lune. L'inventeur de ces instruments fit, entre autres choses, creuser deux étangs sur les bords du Tage, et c'est avec une clepsyde qu'il réglait d'après les phases lunaires le mouvement de leurs eaux. Malheureusement, en 1134, un Juif, du nom de Honaym-ben-Rabna, détruisit toute la machine, en voulant en étudier le mécanisme.

Les étangs en question sont probablement ceux qui se trouvaient dans les jardins de l'Infante Galiana. Aujourd'hui encore, on distingue nettement sur la porte de l'édifice les entailles que les Arabes y avaient faites pour l'installation d'une machine à élever l'eau, et l'on en conclut que les Maures doivent avoir connu la loi de l'équilibre des liquides, puisque c'est sur ce principe que reposait la construction de leurs clepsydes.

Galiana a été fréquemment chantée par les poètes espagnols. C'était, d'après eux, une merveille de beauté: sa bouche était aussi fine que l'œillet, son front non moins blanc que l'ivoire, et sa chevelure rutilante comme l'or de Tibur.





LA CATHÉDRALE DE TOLÈDE.

algré tous les ravages des époques guerrières et les injures du temps, il n'est probablement pas au monde un seul pays qui puisse se vanter de posséder autant de cathédrales et d'églises que la catholique Espagne, la terre classique de la religion apostolique et romaine. Et cependant, si grand que soit le nombre des édifices consacrés au culte, il n'en est pas deux qui soient copiés l'un sur l'autre, ou qui même offrent entre eux la ressemblance la plus éloignée: à l'intérieur comme à l'extérieur, chacun a son cachet particulier.

Etant données la grande influence du clergé sur les anciens souverains espagnols, l'extrême vanité qui incitait les rois à perpétuer leur mémoire par quelque monument impérissable, et les ressources immenses laissées d'une manière absolue à la disposition des princes, la question d'argent était évidemment plus facile à résoudre que celle du recrutement des architectes. Quelle était donc l'école qui enseignait à ses élèves cette grandeur de

style, cette richesse d'idées, cette finesse de goût? N'étaient-ce pas là plutôt autant de qualités naturelles du génie du grand peuple qui habitait alors la péninsule? L'art ne s'apprend pas; il se développe avec les talents innés de l'homme, et atteint, en même temps qu'eux, son apogée. Pour l'œil et pour l'esprit, ce serait presque une fatigue que de visiter, d'étudier et

d'admirer tous ces temples chrétiens, si la nouveauté des aspects ne venait constamment stimuler le zèle du voyageur.

La cathédrale de Tolède mérite sans restriction les épithètes de riche et magnifique église, qu'on lui applique ordinairement. Dans tous les coins et recoins de cet édifice, l'histoire de la cité a laissé des traces ineffaçables; Wisigoths et Maures, païens et chrétiens, rois et prélats, grands hommes et femmes célèbres, tout le monde a plus ou moins travaillé à sa construction ou contribué à son aménagement; sous ses voûtes imposantes, tous les cultes espagnols ont été, depuis les temps les plus reculés, mis en pratique à tour de rôle. Chapelles, mausolées, reliques, autels, portes et tableaux, toutes ces curiosités hétérogènes sont là pour témoigner du passé.

Le premier qui vint prêcher et pratiquer à Tolède la religion chrétienne, ce fut le grand apôtre de l'Espagne, l'illustre Santiago, Saint-Jacques de Compostelle. Sous le pontificat du pape Clément I^{er}, Saint-Eugène vint également dans la ville, et y mourut, après y avoir fondé un évêché. Un siècle plus tard, on trouve sur le siège épiscopal Saint-Ildefonse, ermite du Mont-Carmel, mais c'est seulement à partir de l'an 587 que les chroniques commencent à parler de la cathédrale proprement dite.

La légende raconte que la mère du Sauveur apparut à Saint-Ildefonse, le 15 décembre 666, dans l'une des chapelles de la basilique, et remit à ce prélat une magnifique chasuble. On montre même encore, encastrée dans la muraille, la pierre sur laquelle la madone aurait posé le pied, et qui porte aujourd'hui l'inscription suivante: *Quando la Reina del cielo puso los pies en el suelo, en esta piedra los puso*. Depuis des siècles, les fidèles font de cette pierre l'objet d'une vénération spéciale. A travers les barreaux du grillage, ils la touchent pieusement du bout de leurs doigts qu'ils baisent aussitôt après avec recueillement, et, dans le peuple, le souvenir du miracle s'est conservé si vivace que le jour anniversaire de l'apparition voit accourir chaque année dans le saint lieu des pèlerins de toutes les parties de l'Espagne.

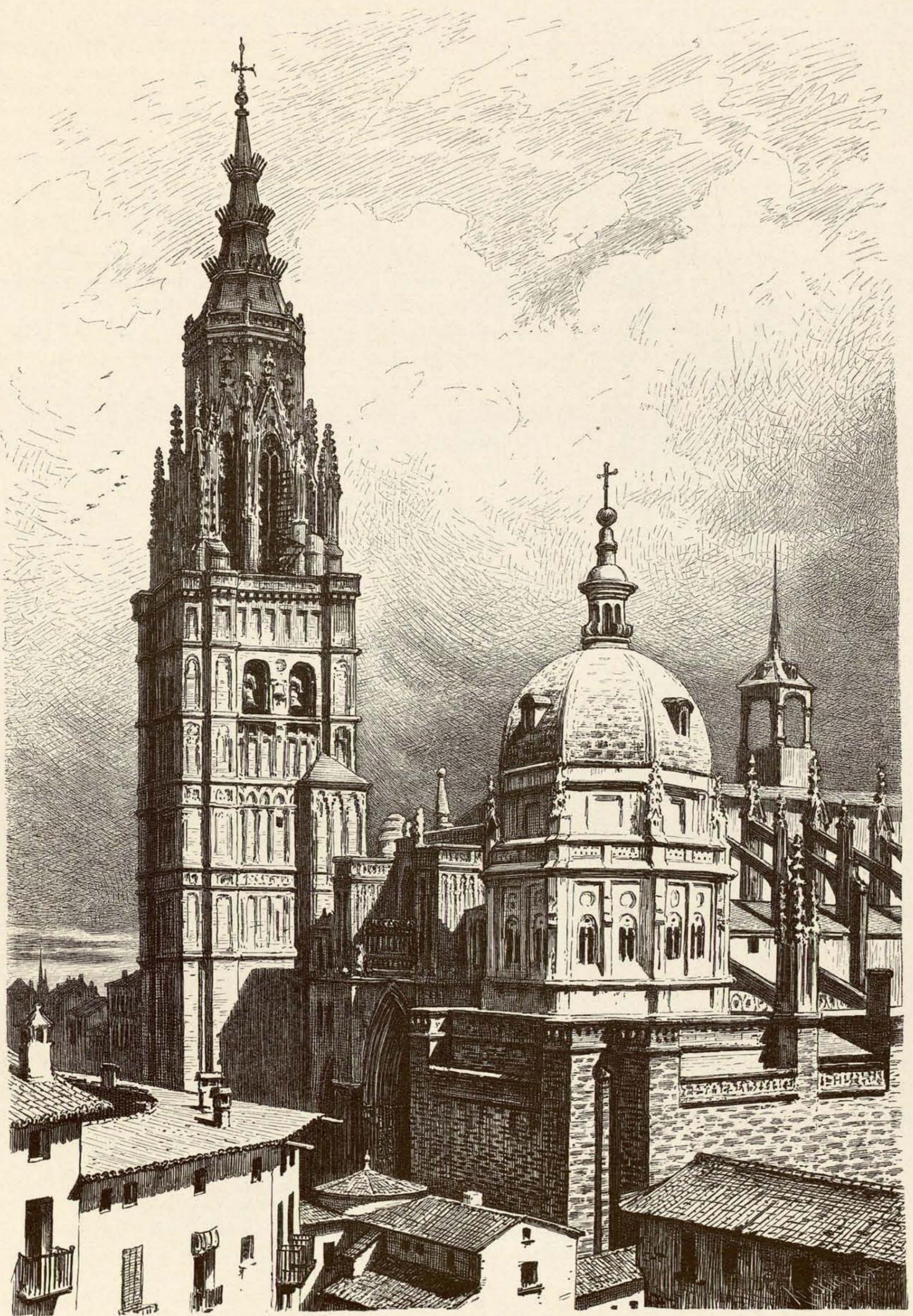
Ici, comme partout ailleurs, l'église, originairement consacrée au culte chrétien, a été transformée en mosquée sous la domination des Arabes. Agrandie par les Maures, elle leur fut même laissée par Alphonse VI, après la reprise de Tolède, avec autorisation d'y continuer l'exercice de la religion musulmane. Mais, l'année suivante, le roi ayant quitté la ville, son épouse Constance et l'archevêque Bernardo brisèrent violemment le pacte conclu avec les Maures, et la mosquée redevint, aux acclamations des habitants, une église catholique. Le roi Alphonse, indigné de cette violation de la foi jurée, ne put qu'à grand'peine être empêché de châtier son épouse.

En 1227, Ferdinand III commença la reconstruction de la basilique avec le concours de l'architecte Rodrigo Gimenez de Roda, mais elle ne fut cependant achevée qu'en 1493. Une inscription a également conservé à la postérité le nom de l'architecte Perez Diaz.

Outre la pierre sacrée, l'église primitive a transmis d'âge en âge à la cathédrale actuelle trois statues de la Vierge: Nuestra Señora del Sagrario, de la Antigua et la Blanca.

La façade Est, qui est la principale des quatre, comprend les portes del Infierno, del Perdon, et del Juicio. La porte centrale, dite du Pardon, est la plus grande et la plus riche. A droite de la façade s'élève la grande tour; à gauche, la ravissante coupole octogonale de la chapelle mozarabe. La tour mesure environ quatre-vingt-dix mètres de hauteur; celle qui lui fait pendant est demeurée inachevée et est simplement couronnée d'une coupole gothique.

Du haut du Campanario, on jouit d'une vue véritablement surprenante. Les cimes éloignées de la Sierra, les gorges du Tage qui fuit en bouillonnant, la vieille cité perchée sur son nid de rocher, enfin les immenses espaces de la Vega, couverts d'une multitude de ruines et brillamment éclairés par les rayons du soleil de midi, tout cela forme un ensemble étrange et presque fantastique.



LA CATHÉDRALE DE TOLEDE.



Dans la tour même, le mode de suspension et de carillonnage des cloches étonne déjà par son originalité. Le sonneur ne se contente pas en effet de faire décrire à la cloche des oscillations plus ou moins étendues; elle doit, à chaque tour, accomplir une révolution complète autour de son pivot, tant est considérable la force de la traction.

Vue d'en haut, l'église, qui compte d'ailleurs au nombre des plus belles de l'Espagne, se présente sous un aspect encore plus imposant que de tout autre point. Deux portes s'ouvrent sur la façade Sud. L'une, la porte des Lions, est tout entière en bronze, et constitue par la richesse de sa décoration un véritable joyau artistique, car sa face extérieure est enrichie d'une multitude de petites statuettes d'une incroyable variété d'exécution, coquettement posées sur des socles élégants. Enfermée derrière une grille qui la protège contre tous les accidents et attentats possibles, cette belle porte s'est conservée jusqu'à ce jour absolument intacte.

La façade Nord, cachée par quelques vieilles constructions profanes, se dérobe à la curiosité et à l'étude du visiteur.

L'intérieur de l'église comprend cinq grandes nefs, séparées par 88 piliers qui supportent eux-mêmes 62 arcades, et reçoit la lumière par 750 fenêtres et rosaces ornées de vitraux en couleur.

Nous nous dirigeons tout d'abord vers le retable du maître-autel de la chapelle principale, *capilla mayor*, dont le chœur est séparé du reste de l'église par une grille du travail le plus riche, de Francisco de Villapando. Bien que cette œuvre date du seizième siècle, la dorure primitive en est encore visible. Pour ce qui est du retable lui-même, il est en bois de cèdre, et se divise en cinq étages comprenant respectivement quatre compartiments, où sont représentées avec une rare perfection d'exécution artistique des scènes du Nouveau-Testament. A droite et à gauche de l'autel sont disposés les sarcophages des rois d'Espagne. Les stalles du conseil de fabrique, sculptées sur bois par Maese Rodrigo, laissent bien loin derrière elles par la richesse et la valeur de leur ornementation tout ce qui peut exister en ce genre: les dossiers notamment sont décorés de bas-reliefs admirables, dont les sujets sont empruntés à l'histoire de la prise de Grenade. La rangée supérieure des stalles contient, à l'usage des hauts dignitaires, 71 sièges supportés par des arcades qui reposent sur 72 colonnettes en marbre rouge. Des médaillons en albâtre d'un admirable effet sont enchâssés dans la frise: ils sont dûs à deux célèbres artistes, Philippe de Bourgogne et Alonso Berruguete, et représentent des scènes de l'Ancien-Testament.

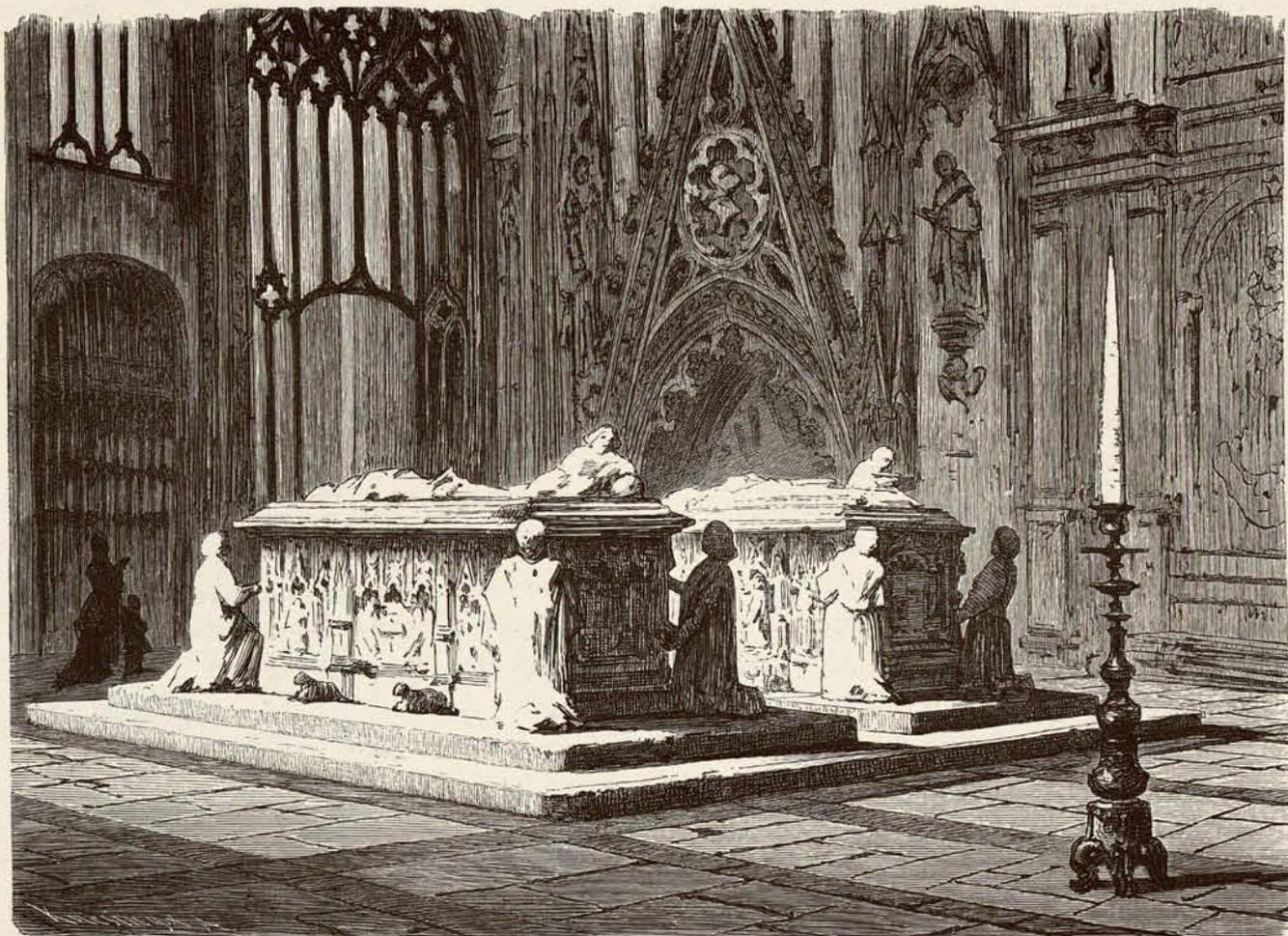
Les chapelles de la cathédrale de Tolède méritent, au double point de vue de l'histoire et de l'art, une étude spéciale. Celle des anciens rois de Castille a été enclavée par le cardinal Ximénès dans la *Capilla mayor*, mais il en existe une autre, qui porte le nom des nouveaux rois à partir d'Henri de Transtamare, enseveli lui-même dans la vieille basilique.

La chapelle mozarabe jouit, plus que toute autre, d'une grande réputation. Edifiée pour perpétuer, à côté des cérémonies modernes du rite grégorien, les traditions de l'ancien rite chrétien



STATUE DE SAINT-ILDEFONSE À L'ENTRÉE DE LA CATHÉDRALE.

primitif, son nom seul, synonyme de *Mixti Arabi*, indique suffisamment qu'elle était destinée à réaliser une fusion des éléments chrétien et arabe. Lors de la prise de Tolède, les Maures avaient fait sur le terrain religieux de très-grandes concessions aux chrétiens : aussi avaient-elles été acceptées par bien des catholiques, et, ceux-ci ayant alors reçu le nom de Mozarabes, leur culte fut dorénavant connu sous la dénomination de rite mozarabique. Il consistait dans la pratique de la religion primitive des apôtres, à laquelle Santiago le Vieux crut devoir ajouter une liturgie particulière. Plus tard, ce rite se mêla d'une manière fâcheuse avec l'arianisme des Goths, et ne recouvra toute sa pureté première que sous l'épiscopat de Saint-Isidore, archevêque de Tolède. Enfin, une décision du quatrième concile de l'Église, tenu postérieurement dans cette



TOMBEAUX DE LA FAMILLE DE LUNA DANS LA CATHÉDRALE DE TOLÈDE.

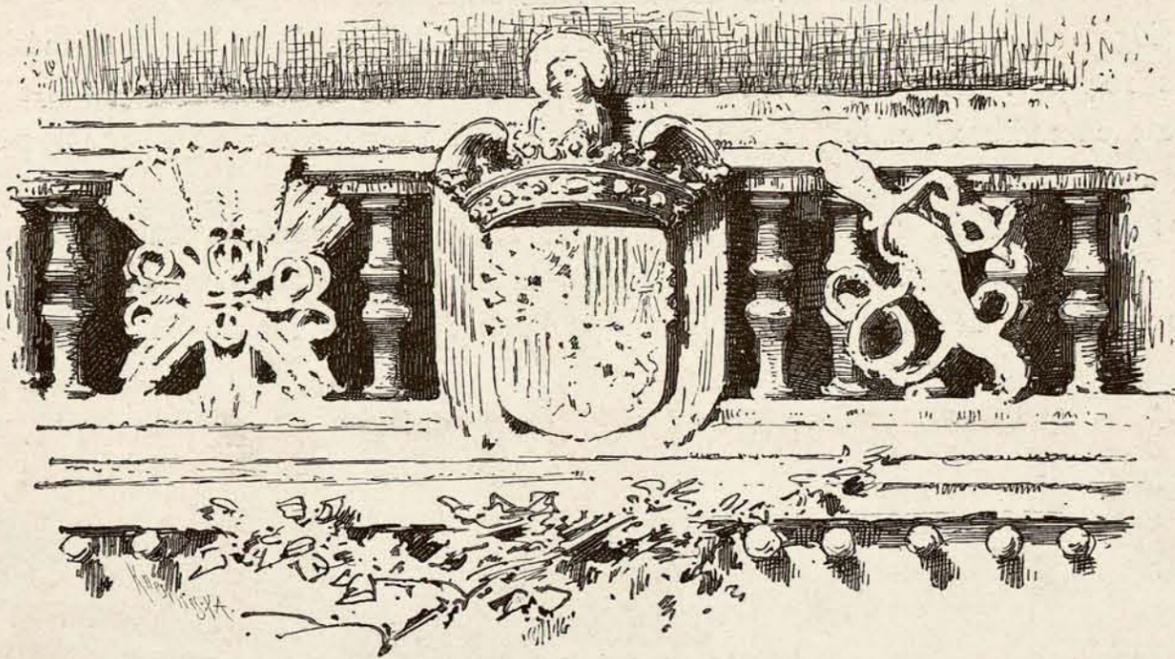
même ville, l'introduisit un jour comme rituel, et il se conserva désormais intact pendant quelques siècles.

Cependant le culte romain avait réussi à s'implanter complètement dans l'Est de l'Europe, si bien qu'après la reprise de Tolède, la reine Constance et l'archevêque Bernardo se virent obligés de le substituer partout au rite mozarabique. A la suite de ce fait, il régna pendant un certain temps une grande exaspération des deux côtés ; mais, un jugement de Dieu ayant tranché le différend en faveur du mozarabisme, il fut rétabli dans six ou sept paroisses. Aujourd'hui même, il existe encore une certaine chapelle de Ximénès, qu'une bulle papale a autorisée à continuer sous la direction d'un archiprêtre l'exercice du culte mozarabique. Élégante, sans être néanmoins aménagée d'une manière bien frappante, elle possède une mosaïque romaine de la meilleure école,

qui représente l'Immaculée-Conception de la Vierge, et voit chaque jour célébrer sur son autel la messe des premiers chrétiens, parfois même quelque mariage entre deux membres des rares familles survivantes de la secte mozarabique. Les fresques du plafond, consacrées à la reproduction de la bataille d'Oran gagnée par le cardinal Ximénès, n'ont plus à présent de valeur que pour l'étude des costumes et des armes.

A l'hémicycle de l'abside viennent aboutir les chapelles de Santiago, de San Ildefonso, de la Trinidad et de San Nicolas.

La première renferme les superbes mausolées du connétable Don Alvaro de Luna et de son épouse Doña Juana de Pimentel. Don Alvaro s'était fait construire de son vivant un sarcophage en bronze, surmonté de sa statue couchée, qui se dressait verticalement à volonté; mais sa fille Doña Maria, ayant donné plus tard à l'église le bronze du tombeau paternel pour en faire des fonts baptismaux, remplaça le monument en métal par un sépulcre en marbre, construit dans le style gothique et gardé par quatre chevaliers de Malte agenouillés aux angles.



BALUSTRADE DE LA TRIBUNE DE L'ÉGLISE SAN JUAN DE LOS REYES.

En 1808, le sculpteur Luciano Martin Ferrero, obligé de pénétrer dans le caveau pour y exécuter certaines réparations, en sortit sur-le-champ, absolument terrifié par ce qu'il avait vu. Autour d'une table ronde, étaient assis sur des sièges de pierre les squelettes des membres de la famille de Luna, et le chef de cette illustre maison avait devant lui, sur la table, sa propre tête. Sans doute, le malheureux sculpteur ignorait que le connétable Don Alvaro de Luna fut décapité à Valladolid, le 15 juillet 1453.

La chapelle de Saint-Ildefonse a pour principal ornement le monument funéraire du cardinal Gil Carrillo de Albornoz, mort à Viterbe, en Italie. La barrette du prélat est suspendue à la voûte, et, devant la chapelle, Don Esteban Illan, à cheval sur un coursier de race, monte fièrement la garde.

La sacristie et le trésor, *el Sagrario*, remontent tous deux au temps de Vergara le Jeune. A elle seule, la première de ces deux pièces est en quelque sorte une véritable église. La voûte est décorée d'une belle Vierge de Lucas Giordano; le maître-autel porte un chef-d'œuvre de Greco, et, sur tout le pourtour de la salle, les parois disparaissent sous des portraits d'apôtres et sous une toile magistrale de Goya, *le Mont des Oliviers*. Enfin, une armoire, où se trouve

enfermé le trésor de la cathédrale, contient, entre autres curiosités de premier ordre, une bible de prix qui provient de Saint-Louis, l'épée que portait Alphonse VI au jour de sa victoire sur les Maures et de son entrée à Tolède, les urnes cinéraires des rois Wamba et Ricesvinto, etc.

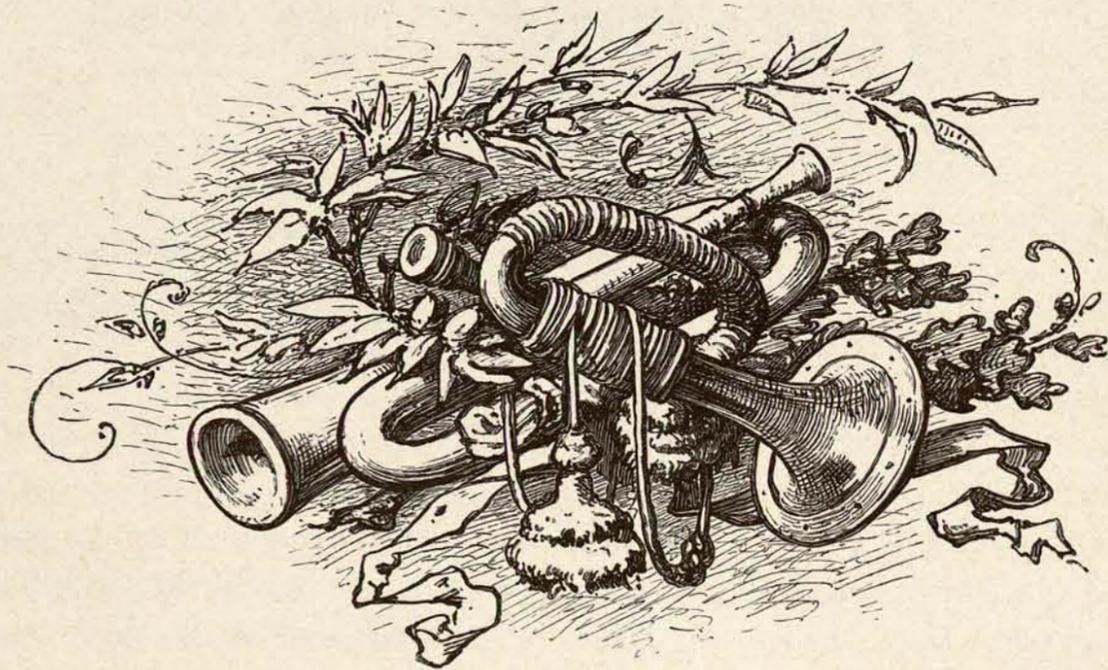
En tournant à droite à la sortie de la sacristie, on pénètre dans le vestiaire, où l'on remarque, au milieu d'une belle collection de tableaux, des œuvres de Rubens, de Van Dyck, de Guido Reni, de Juan Bellini, et de plusieurs autres grands maîtres.

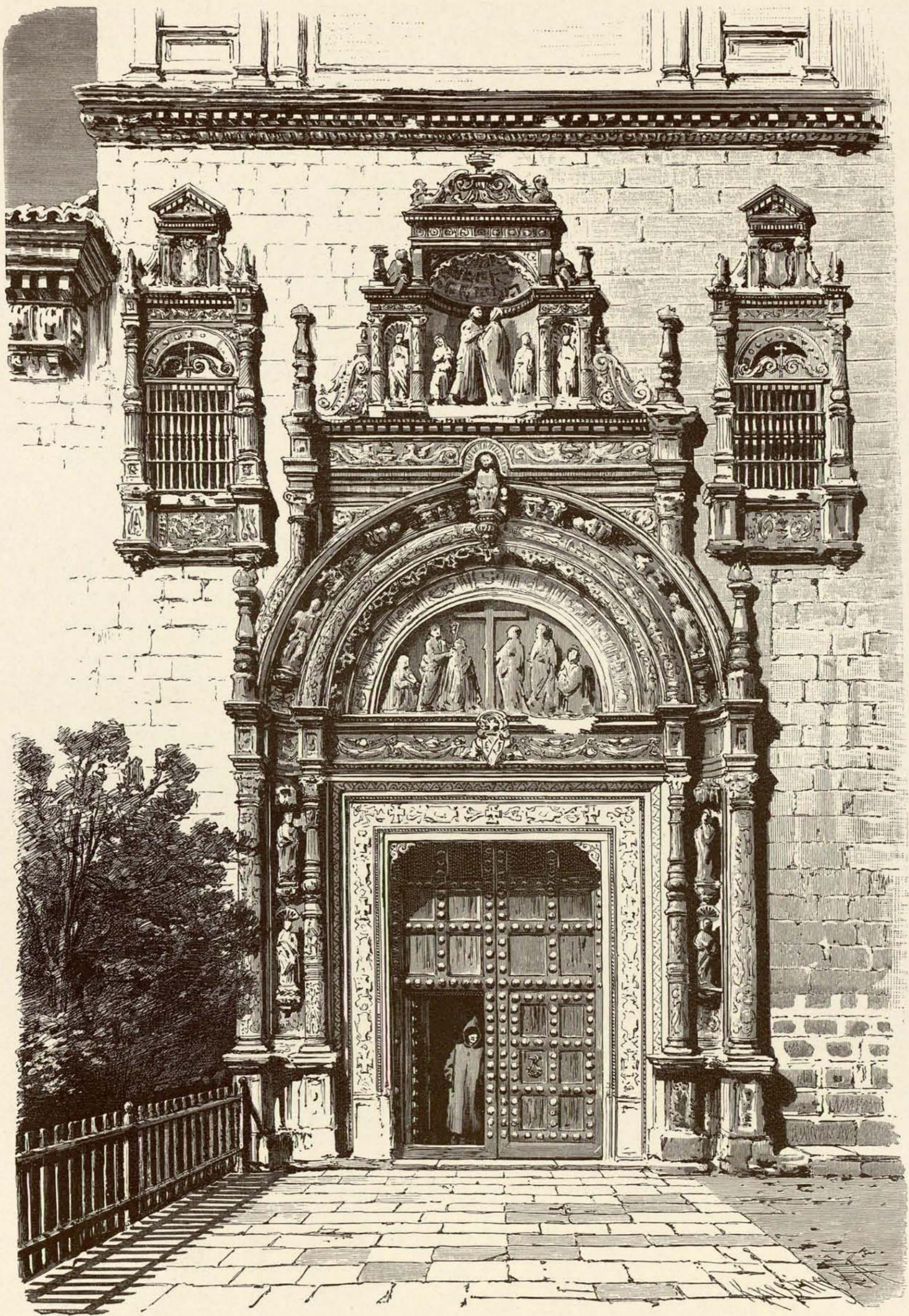
Avant de rentrer dans l'église, on ne doit pas manquer de jeter un coup-d'œil sur le reliquaire de la cathédrale. Il se présente sous la forme octogonale, et contient, dans une multitude de niches, des reliques de martyrs et de saints, des sculptures de toutes sortes et de charmants objets de prix en ivoire, en argent et en or.

En rentrant dans l'église, nous passons devant la plaque de bronze, dont l'inscription mélancolique «*Hic jacet pulvis, cinis, nihil*» indique la présence en ce lieu des cendres du cardinal Porto Carrero, et nous apercevons, appuyée contre un pilier, une coquille de marbre noir qu'accompagne un tout petit matelas en cuir. C'est là que l'on exposait autrefois les enfants trouvés, avant de les confier aux soins des frères du couvent.

Des sièges antiques et vénérables, fixés aux parois de la salle du chapitre, méritent encore, ainsi que les 104 portraits des archevêques de Tolède, un moment d'attention. Le plancher de cette pièce est en marbre, et le plafond est une vieille boiserie arabe de la meilleure époque et d'une très-grande richesse.

Indépendamment de la chapelle de Ximénès, Tolède possède encore deux paroisses mozarabes, Santas Justa y Rufina et San Marcos: la paroisse de Santiago est restée affectée au rite latin, comme celle de San Martin, qui occupe l'église du couvent de San Juan de los Reyes.

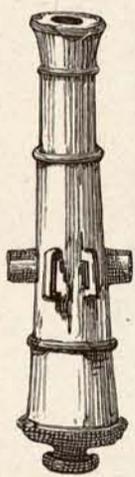




FAÇADE DE L'HOSPICE À TOLÈDE.



LES QUATRE ALCAZARS DE TOLÈDE.



nsensiblement, pendant notre longue promenade sous les voûtes pleines de fraîcheur de la vieille cathédrale, la grande chaleur du jour a fini par baisser. Nous laissons à notre gauche la jolie petite place qui s'étend devant le palais épiscopal; nous passons également, sans nous arrêter, devant la façade gréco-romaine de l'hôtel de ville ou *Casas consistoriales*, et nous arrivons bientôt à la petite place de Sainte-Madeleine. Il est vrai, le palais de Don Diego, qui fut jadis habité par Henri de Transtamare, et ultérieurement par du Guesclin, ne s'y trouve plus maintenant, et il est aujourd'hui remplacé par une maison particulière; mais une autre curiosité nous attire en ce lieu.

Tolède possédait autrefois quatre alcazars. L'un d'eux, l'ancien prétoire des rois goths, aurait occupé dans le temps l'emplacement de l'hôpital actuel de Santa Cruz et des couvents de Santa Fé et de la Conception. Il s'en trouvait un second près de la porte de Cambron et un troisième entre la place Juan de Padilla et l'hospice des enfants trouvés, dont on admire au passage le beau portail Renaissance.

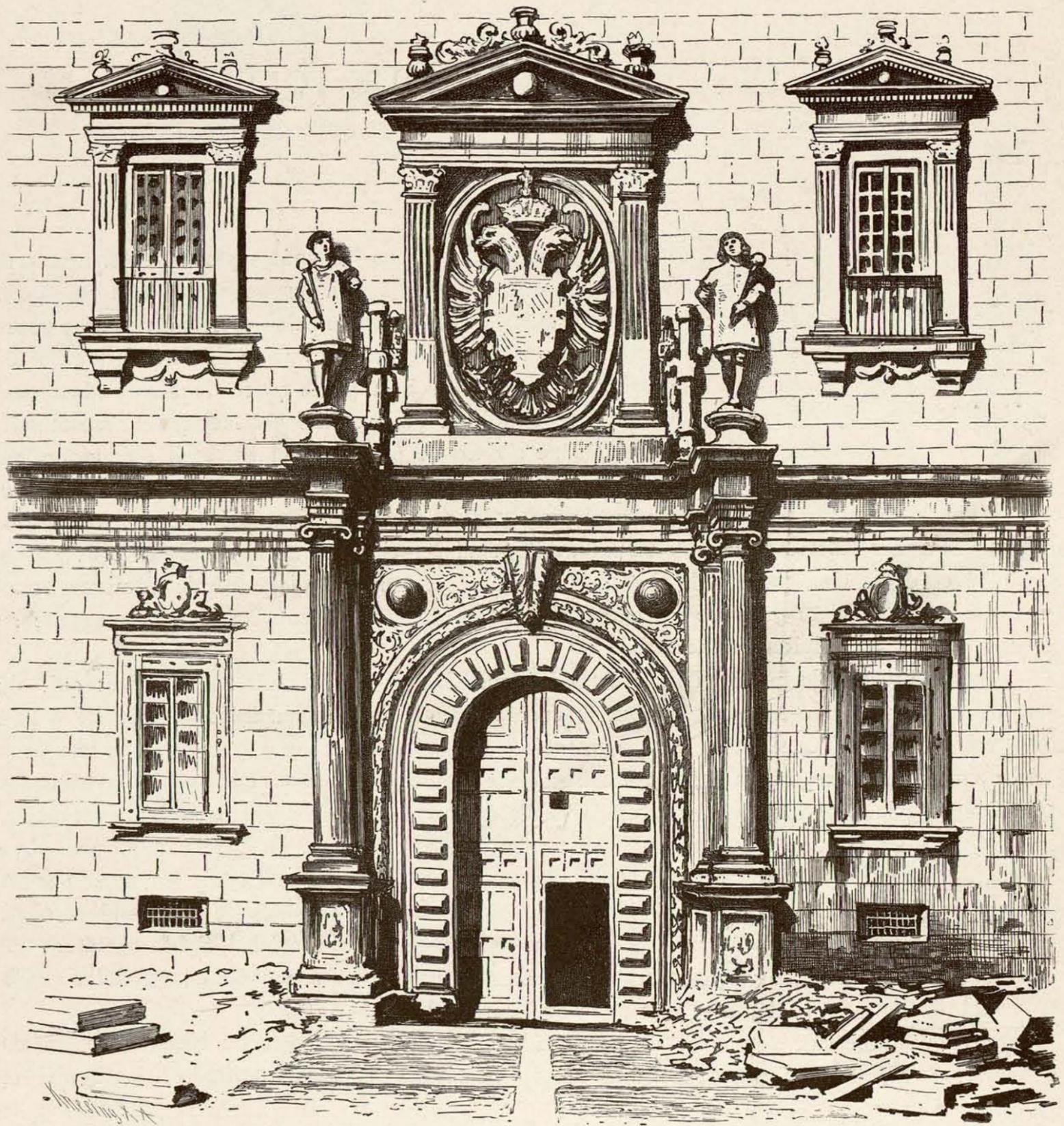
Le quatrième alcazar de Tolède est celui que Charles-Quint bâtit en 1551, et qui, du haut de la place Sainte-Madeleine, domine encore la ville. Vaste quadrilatère orné de quatre tours aux angles, il contient une cour magnifiquement restaurée et entourée de trente-deux arcades en galerie, ainsi qu'un escalier d'une richesse inouïe. Antérieurement, grâce aux avantages stratégiques de la situation, cet emplacement avait été occupé, successivement sous les Romains, les Goths et les Arabes, par un petit castel. Alphonse VI fit de ce château-fort une place d'armes, qui fut achevée par Charles-Quint en 1551, et brûlée partiellement en 1710 par les Portugais. Charles III en transforma les ruines en une fabrique d'étoffes de soie, qui occupait encore, en 1787, près de 700 ouvriers. Enfin, les Français du maréchal Soult y mirent de nouveau le feu au commencement de ce siècle, et c'est une restauration récente qui lui a rendu depuis tout l'éclat, dont Charles-Quint avait su l'entourer.

Lorsque l'on suit la rampe de l'esplanade, on aperçoit du côté du Nord trois grands bâtiments: l'hôpital de Santa Cruz, aujourd'hui transformé en école militaire, la Charité et l'église de Santiago.

De l'autre côté s'offre aux yeux la cathédrale avec sa tour en pyramide, ses élégantes coupoles et ses contre-forts délicats. Le regard plonge jusqu'au fond des petites places et des ruelles étroites de la cité; il va scruter l'intérieur des palais, leurs frais portiques et leurs charmants *patios*; il étudie, pour ainsi dire, à vol d'oiseau la configuration générale de cette ville si curieuse et jamais il ne parvient à se rassasier de l'originalité du tableau.

Au loin, brille, comme un écrin à bijoux, l'église San Juan de los Reyes, tranchant par son éclat sur toutes les ruines qui l'entourent. A l'est et à l'ouest, les deux immenses ponts

d'Alcantara et de San Martin jettent leurs arches hardies sur les eaux jaunâtres et écumantes du Tage, formant ainsi les deux seuls traits d'union entre la ville et la Vega. Le château de San Servando se détache en gris d'argent sur le fond sombre du sol qui le supporte. C'est un coloris tout autre et mille fois plus chaud que celui des paysages de la patrie: c'est à se demander, si



ENTRÉE DE L'ALCAZAR DE TOLÈDE.

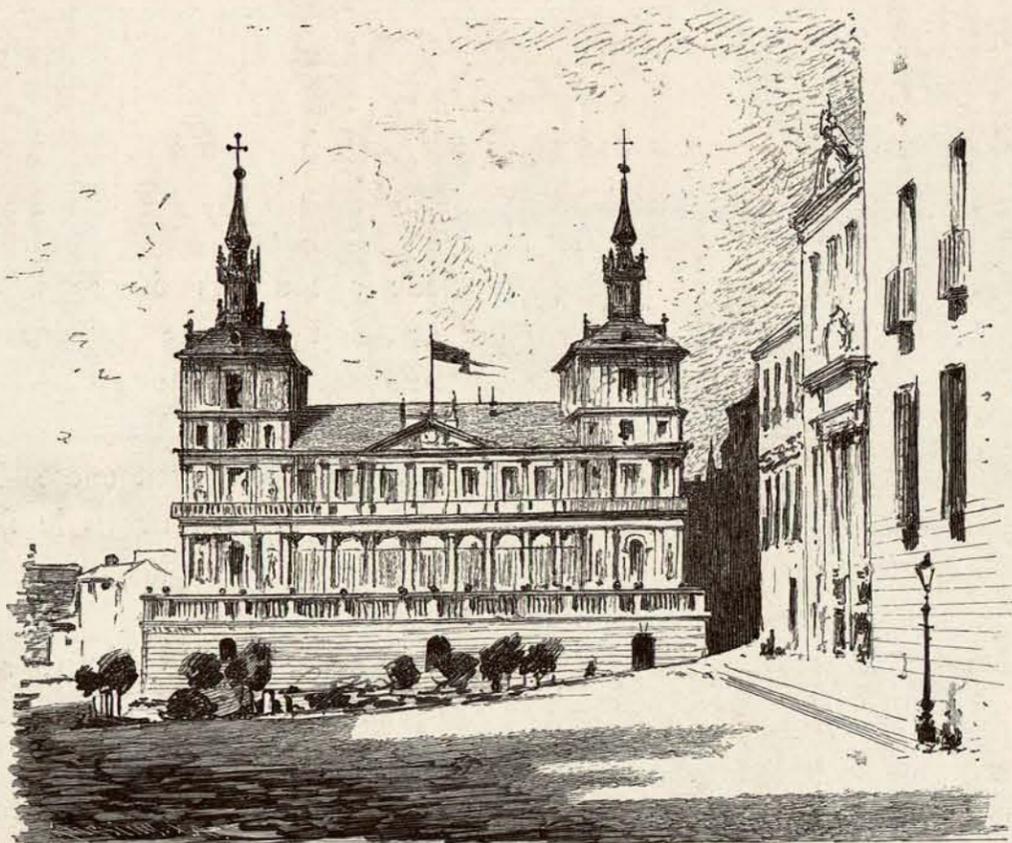
tout ce panorama n'est pas simplement une de ces visions chimériques que l'imagination surexcitée crée parfois dans les rêves.

Le seul motif qui ait pu faire construire sur ce cône rocailleux une résidence royale, c'est que le château devait être imprenable: c'est là d'ailleurs le seul avantage de la situation, car ce sol ingrat ne laisse voir de toutes parts qu'un gigantesque amas de cailloux et de pierres.

Bien que l'après-midi commence à s'avancer, le soleil inonde toujours de ses rayons brûlants ces rocs inabrités et les rares humains, que les nécessités de leur profession ou l'aiguillon de la curiosité ont amenés jusqu'ici en plein jour au plus fort des ardeurs de juillet.

Nous reprenons donc le chemin de la ville, tout en rêvant aux phases capricieuses qu'ont traversées au cours des siècles les édifices célèbres de Tolède.

A nos pieds, dans ce couvent de Santa Cruz, dont les corridors et les portiques sacrés ont abrité jadis tant de saintes religieuses, on n'entend plus maintenant que le cliquetis des éperons et le fracas des sabres fièrement portés par les aspirants-officiers de l'école de cavalerie.



L'HÔTEL-DE-VILLE DE TOLÈDE.

Les riches colonnettes et les belles rampes d'escalier de l'antique alcazar de Charles-Quint servent à suspendre aujourd'hui les brides et les harnais des mulets de l'artillerie, les couvertures grises des lits de camp et les uniformes des rudes soldats d'Alphonse XII; et, dans l'admirable *patio* de ce monument historique, dans cette cour adorable que la poésie hantait seule autrefois, résonnent désormais sans relâche les appels saccadés et les signaux éclatants de la trompette guerrière.

Qui sait ce que verront et entendront ici dans deux ou trois cents ans les arrière-neveux de nos petits-enfants!



LA QUESTION DES EAUX À TOLÈDE.



PORTEUR D'EAU.

Tolède a toujours dû considérer comme une question brûlante l'aménagement des eaux nécessaires aux besoins de ses habitants. Romains, Goths, Arabes, chrétiens du moyen-âge, tous s'en sont successivement occupés, et tous, nous pouvons le dire, ont eu dans leurs tentatives plus de succès que les modernes.

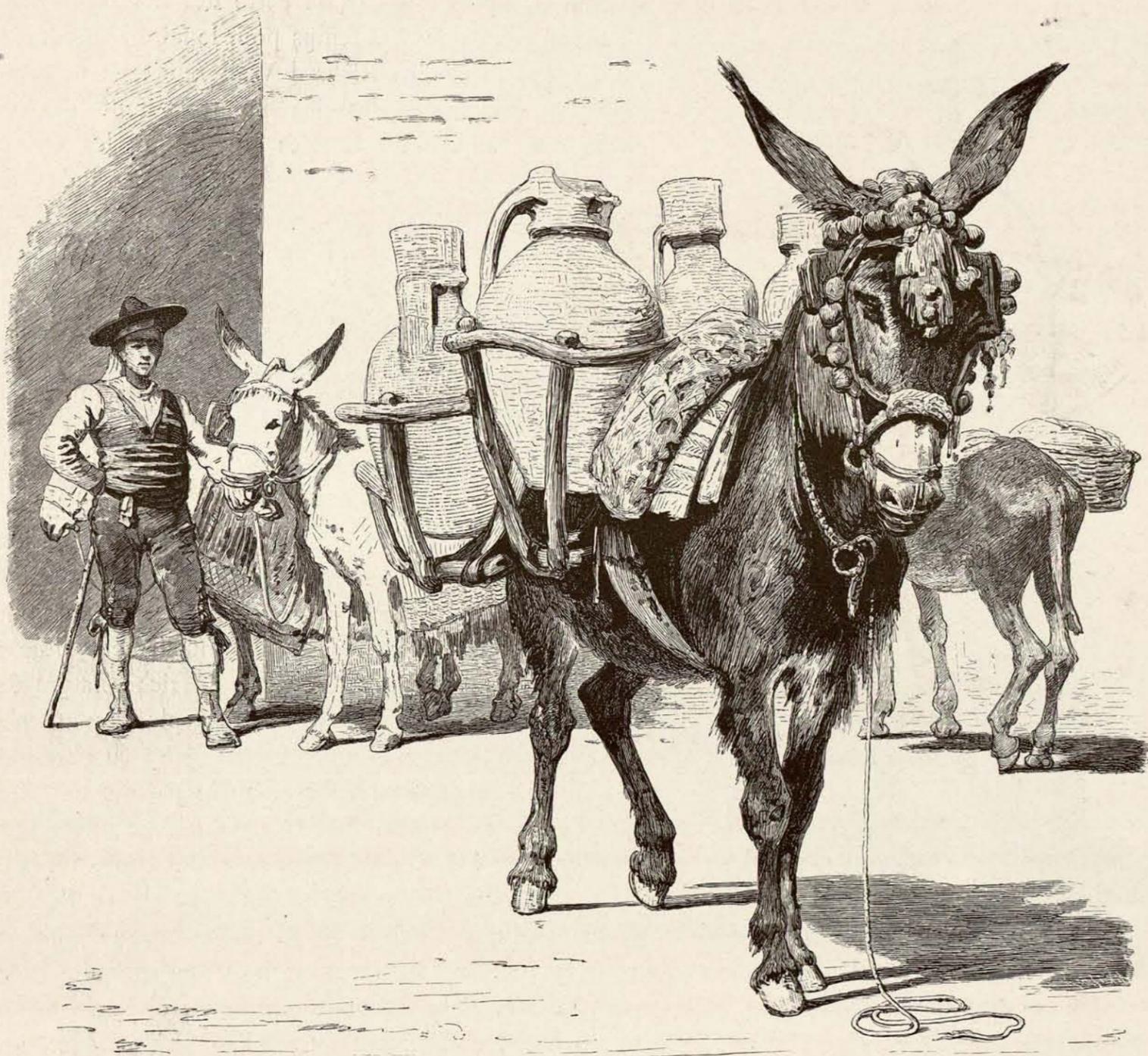
Sur ce sol de granit, au milieu de cet océan de pierres, dans cette contrée sans bois ni végétation d'aucune sorte, il eût été impossible aux anciens, avec les instruments insuffisants dont disposait alors la science, de creuser des puits et d'aller chercher des sources jusque dans les entrailles de la terre.

Les Romains ont toujours été sous le rapport des travaux hydrauliques fort en avance sur les autres peuples, et ils avaient de plus le mérite de savoir prendre rapidement un parti. Partout où ils ont établi des villes, l'adduction des eaux a sans cesse été leur premier soin, et l'on admire encore à juste titre dans la campagne de Rome, souvent même hors des frontières de l'Italie, les aqueducs grandioses qui, sur plusieurs lieues de longueur, amenaient au sein des villes et colonies du peuple-roi une eau saine et abondante. Ce serait donc une étrange exception à la règle, si les Romains, qui ont construit à Tolède des amphithéâtres, des palais et des temples; qui, par conséquent, avaient aménagé la ville dans l'intention de s'y fixer définitivement, ne s'étaient pas en même temps préoccupés de satisfaire à l'alimentation d'eau de la population. Aussi peut-on suivre à partir du pont d'Alcantara un immense aqueduc, qui, sur une longueur de sept lieues environ, porte les caractères les plus manifestes des ouvrages hydrauliques des Romains.

Les Arabes, qui occupèrent ensuite Tolède, essayèrent visiblement aussi d'élever jusqu'à la ville à l'aide de machines les eaux du Tage, peut-être plus abondantes et moins vaseuses à cette époque qu'elles ne le sont aujourd'hui; mais, malgré tout, à côté des gigantesques travaux des Romains, les essais des fils du désert n'étaient guère que des jeux d'enfants.

En 1528, un Italien, nommé Marly, construisit à Tolède une pompe qui ne put manœuvrer. En 1585, un autre Italien, Juanelo Turiano, exécuta plus habilement que son compatriote une nouvelle machine mue par une roue hydraulique et connue sous la dénomination de *Paternoster*, mais elle ne fonctionna pas au-delà d'une vingtaine d'années.

Dans les temps modernes et durant la période de décadence de Tolède, le service des eaux est retombé dans son état primitif. Dans les rues qui montent du Tage à la ville, nous



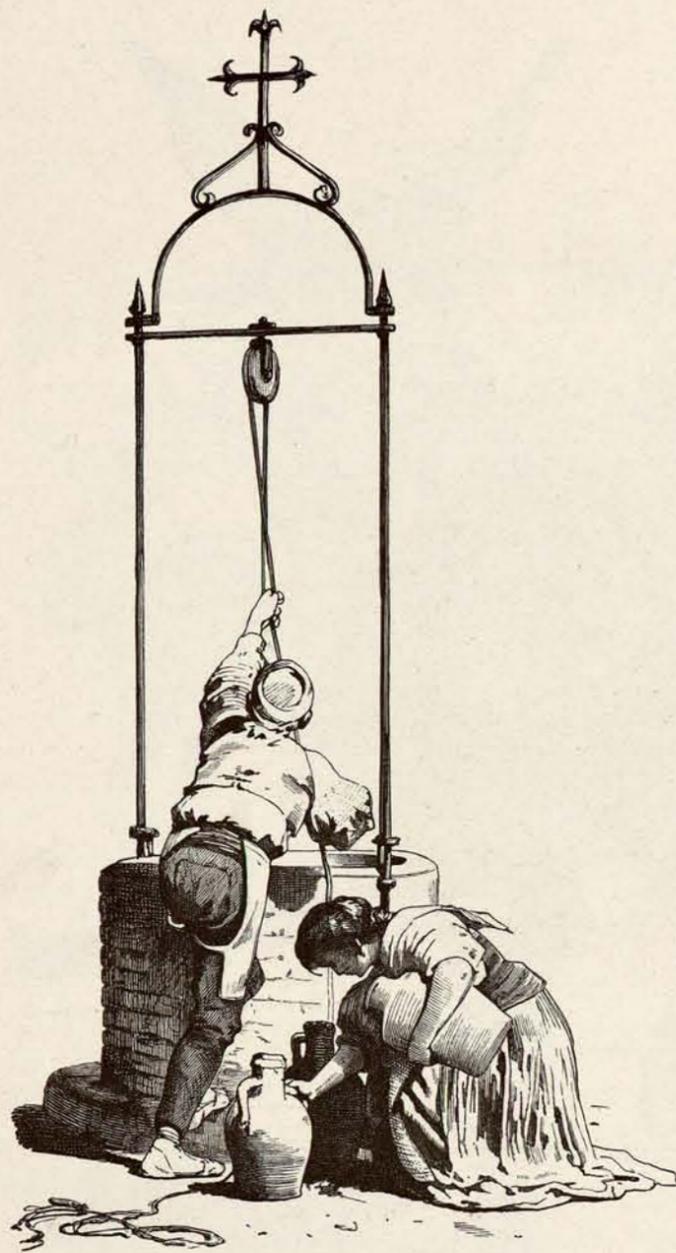
ÂNES AFFECTÉS AU TRANSPORT DE L'EAU.

rencontrons des caravanes entières de bipèdes et de quadrupèdes, hommes et mulets, qui portent sur le dos, sur la tête, dans des voitures construites pour cet usage spécial, l'eau du fleuve contenue dans d'énormes cruches d'un jaune pâle et destinée à la vente au détail. Un tel cortège rappelle d'une manière frappante ces peintures du désert, que les maîtres anciens et modernes ont popularisées, mais, si le système est plein de poésie pour le touriste, il doit être en revanche bien incommode pour les habitants.

Par un enchaînement d'idées tout naturel, ces considérations nous amènent à parler d'un grand projet, fréquemment agité et néanmoins toujours en suspens : nous faisons allusion à la mise en état de navigabilité de ce fleuve du Tage, qui, tantôt impétueux et indomptable, tantôt rampant et silencieux, traverse une étendue de pays d'environ deux cents milles.

En 1581, deux Napolitains, Antonelli et Juanelo Turiano, avaient présenté en ce sens un plan à Philippe II, qui tenait alors sous le même sceptre l'Espagne et le Portugal, mais l'entreprise échoua, faute de ressources pécuniaires. Un nouveau projet de Julio Martelli et Luigi Carduchi ne fut pas plus heureux, la perte des États portugais étant survenue juste à temps pour le faire abandonner. En 1755, l'Irlandais Richard Wall reprit de nouveau l'affaire, mais ses desseins ne trouvèrent pas de sympathie auprès de Charles III. Enfin, les efforts ultérieurs de F. X. de Cabanas et de Bermudez de Castro ne réussirent pas davantage à mettre fin à l'inactivité industrielle du Tage, et la question s'est depuis lors complètement rendormie.

Il existe du moins en Espagne un magnifique réseau de canaux, destinés à irriguer régulièrement les plaines ou *Vegas* du pays, pour les entretenir dans une heureuse fécondité. Ce système d'irrigation a été tout d'abord introduit par les Romains et perfectionné ultérieurement par les Maures avec une intelligence pratique, qui force encore de nos jours l'admiration des connaisseurs. En Espagne, où la terre est plus que partout ailleurs sèche et altérée, les végétaux ont toujours soif et la terre a continuellement besoin d'être arrosée, sous peine de voir la riche nature de ces climats se refuser à développer plus longtemps l'exubérance de ses produits. Quiconque a eu occasion d'admirer la Huerta de Valence ou le paradis terrestre qui s'étend de Murcie jusqu'à Orihuela, celui-là sait quelle valeur a sur ce sol la moindre des gouttes d'eau. Versez sur un pied de terre un seau de ce liquide d'autant plus précieux qu'il se raréfie chaque jour, et vous verrez en quelques heures se produire une germination, un bourgeonnement, une croissance même qui tiennent absolument du prodige. Là, en effet, les



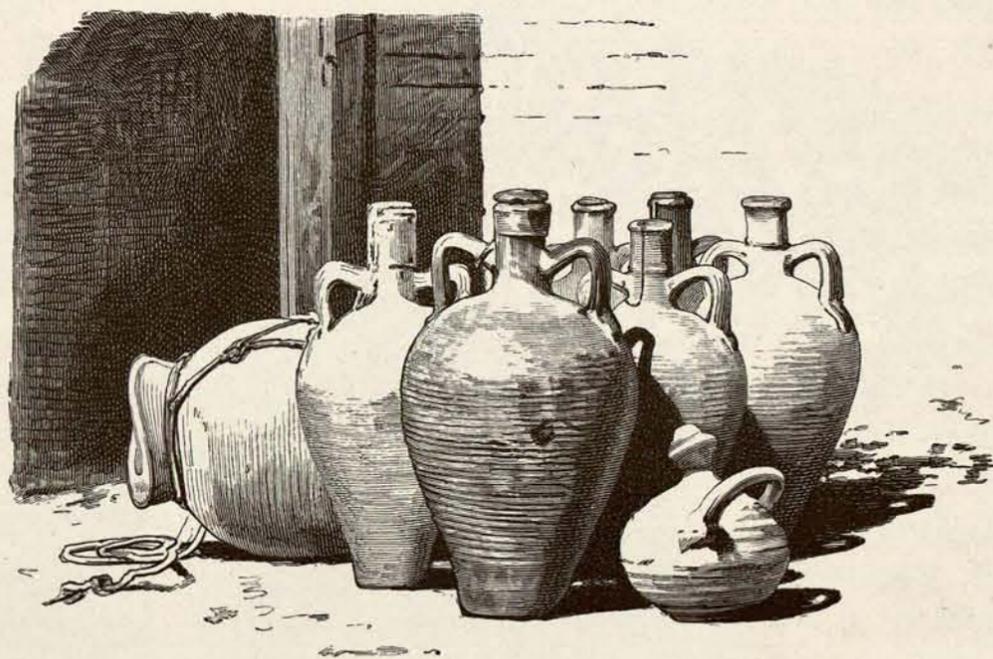
UNE CITERNE À TOLÈDE.

racines des plantes sont emprisonnées sous une croûte brûlante, et elles n'attendent pour se développer que cette humidité fécondante, dont la pluie du ciel ou la main de l'homme peut seule leur procurer le bienfait. Aux environs de Valence et de Barcelone, les Maures ont installé, en utilisant les eaux des rivières les plus proches, des appareils d'irrigation, fondés sur certains travaux de nivellement et encore aujourd'hui fort utiles à l'agriculture de ces contrées. La *Vega* de Tolède a aussi ses canaux, qui se branchent sur le Tage : des roues élévatoires et des écluses, desservies par des gardiens assermentés, servent à compenser les différences de niveau des terrains.

Il est d'ailleurs incontestable, qu'à défaut de ce système d'irrigation, l'olive, un des produits les plus utiles de ce pays, aurait depuis longtemps disparu de l'Espagne. Par la sécheresse,

la vigne elle-même ne fait que végéter, et, pour qu'elle puisse prospérer, il faut non-seulement qu'elle occupe un terrain apte à conserver convenablement l'humidité, mais encore qu'elle soit exclusivement arrosée par de l'eau douce, pure de tout mélange. Ces particularités expliquent suffisamment comment les habitants de presque toutes les villes importantes de l'Espagne ont soin d'irriguer les Vegas des environs, pour pouvoir faire face aux besoins si considérables d'une grande agglomération humaine. Du moins peut-on dire sans crainte, que, grâce aux Arabes, il ne se perd pas au détriment de l'agriculture espagnole une seule des gouttes d'eau vivifiantes, que le ciel dispense si parcimonieusement à cette belle contrée.

Le manque d'eau potable de bonne qualité se fait encore très-vivement sentir en Espagne pour l'élevage du cheval, qui aime et recherche notoirement une boisson fraîche et pure. On prétend même imputer en grande partie à cette cause la décadence actuelle de la race hippique et la prépondérance croissante des mulets et des ânes, beaucoup moins difficiles que les chevaux pour le breuvage comme pour la nourriture.

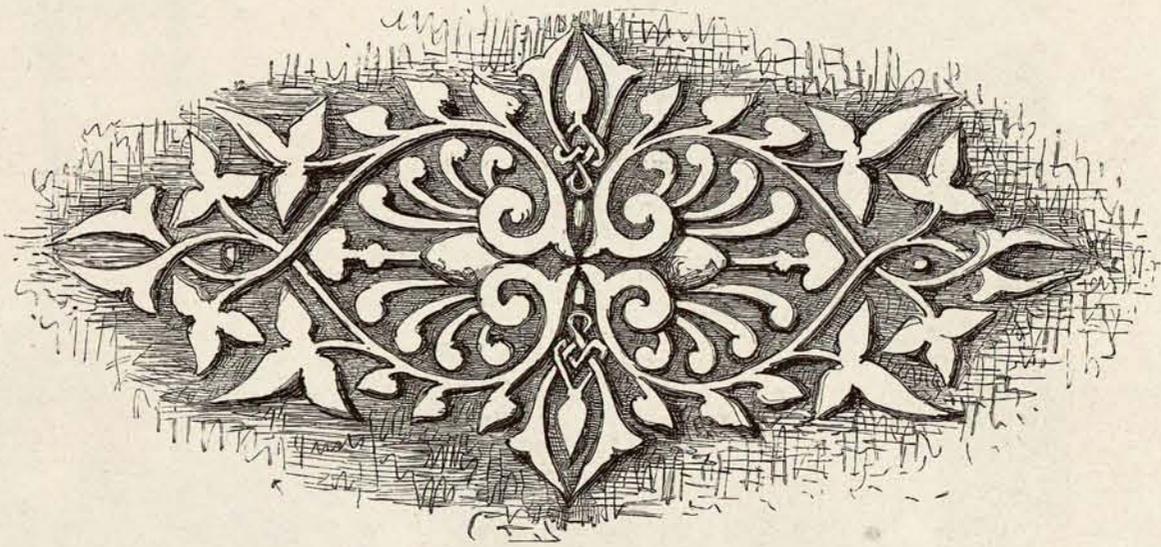


ALCARAZAS ESPAGNOLES.

On emploie depuis longtemps en Espagne des appareils fort commodes, qui, tout en clarifiant l'eau potable, l'amènent et la conservent à un degré de fraîcheur susceptible de s'abaisser jusqu'à zéro et d'autant plus bas que la température ambiante est plus élevée. Cette invention excellente, trop peu répandue à l'étranger, consiste tout simplement dans ces *Cántaros*, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois et qui se trouvent ici par douzaines d'exemplaires jusque dans les familles les plus pauvres. Ces cruches sont faites d'une argile poreuse, finement lavée et nullement vernissée, qui possède l'agréable propriété négative de laisser suinter lentement à travers les parois des vases l'eau que l'on y dépose. La surface extérieure des *Cántaros* se trouve ainsi toujours couverte d'une nappe de gouttelettes perlées, qui ne s'évaporent qu'au contact de l'air, et, d'après une loi physique bien connue, rafraîchissent les flancs du récipient avec une intensité proportionnelle à la rapidité de l'évaporation. C'est en vertu de cette règle, que, plus la température est chaude, plus est fraîche l'eau que boit l'Espagnol. Il va sans dire au reste que les *Cántaros*, par une application naturelle de leur principe, peuvent être également employés pendant l'été à rafraîchir les appartements, pour peu qu'on donne aux vases des

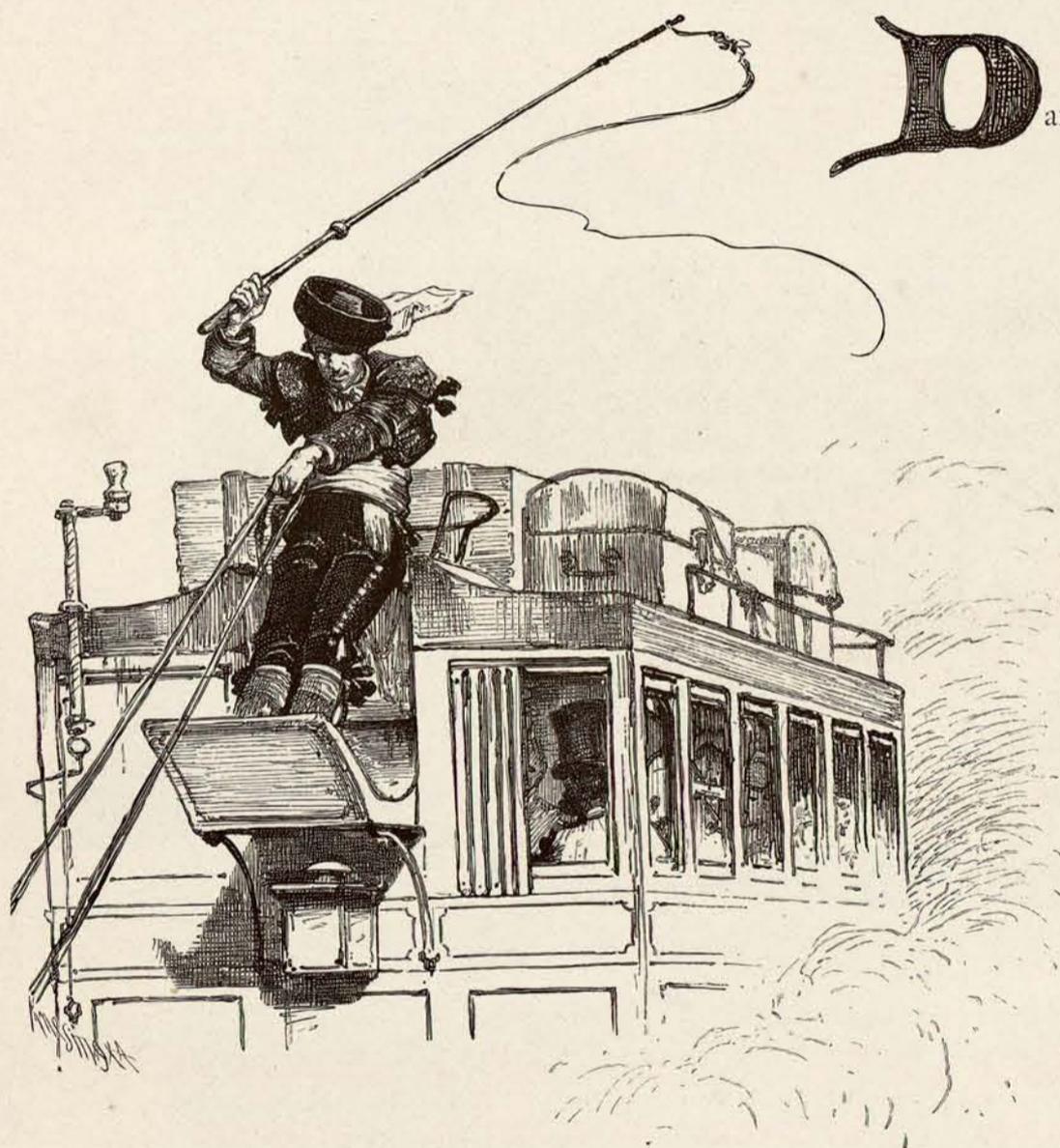
dimensions en rapport avec celles des pièces. Aussi rencontre-t-on dans tous les intérieurs ces gracieuses alcarazas, d'un usage à la fois indispensable et peu coûteux.

Dans l'antiquité, les Romains connaissaient déjà ces cruches poreuses et leurs propriétés bienfaisantes, mais ils ne se sont jamais rendu compte du phénomène physique qu'elles produisent. Il est même possible qu'ils aient été les premiers à les introduire en Espagne, et, s'il en est ainsi, on ne saurait assez s'étonner qu'ils les aient aujourd'hui laissées tomber presque complètement en désuétude en Italie.



LES MULETS ET LES DILIGENCES ESPAGNOLES.

LE CHEVAL ANDALOU.

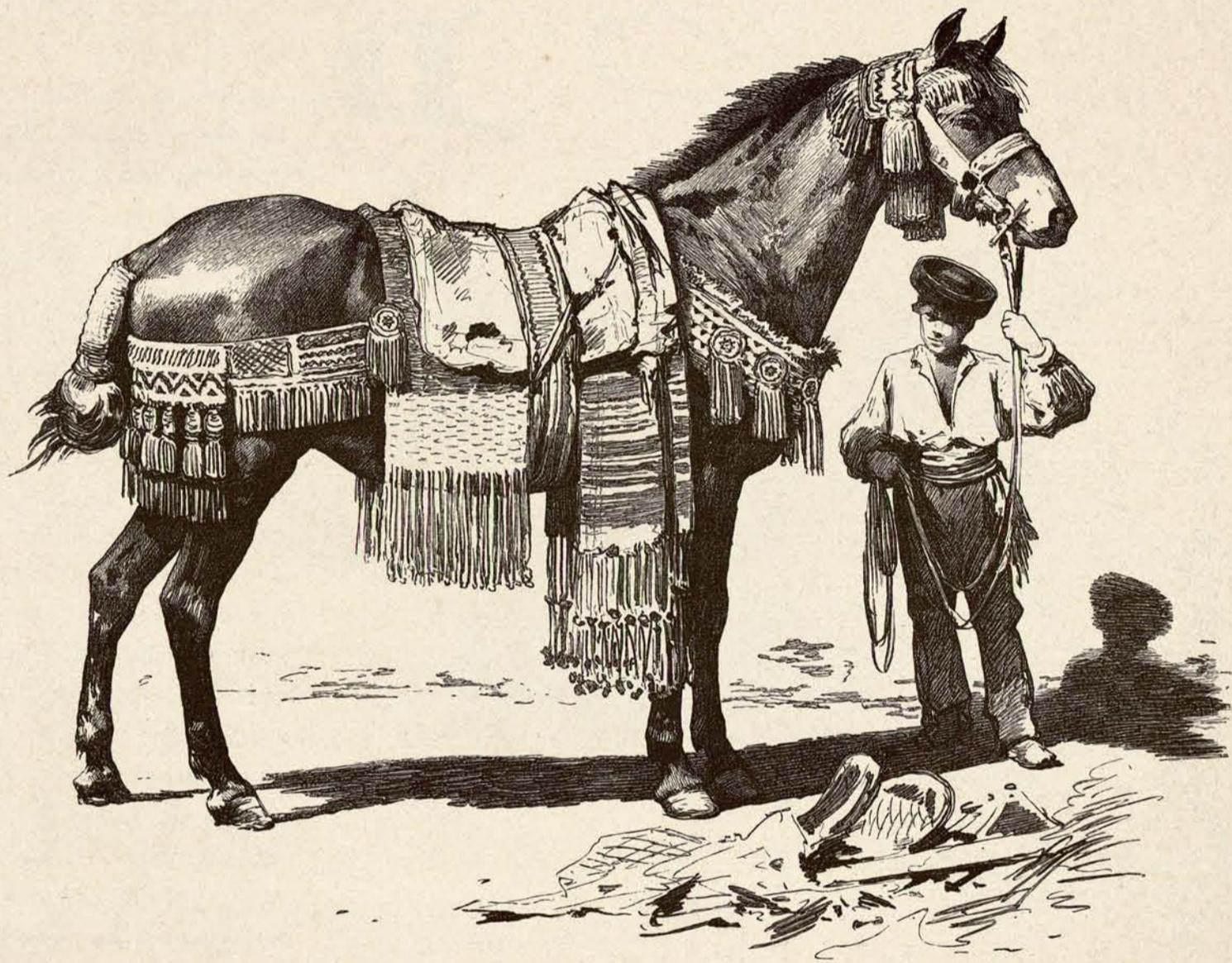


DILIGENCE ESPAGNOLE.

Dans aucun pays, on ne peut apprécier autant qu'en Espagne les agréments du voyage en chemin de fer. Après avoir été jadis exposé dans les diligences aux mille dangers, fatigues, aventures et tribulations qui peuvent assaillir le touriste, on doit goûter hautement aujourd'hui la sûreté et la rapidité du nouveau mode de transport, deux avantages inappréciables qui faisaient autrefois absolument défaut au voyageur espagnol. Le service de la poste est actuellement restreint aux chemins vicinaux seulement, et encore n'y fonctionne-t-il que dans des limites très-modestes, car les chemins

de fer, qui suivent à peu près toutes les grandes routes, en ont heureusement fait disparaître la plupart des diligences. On ne rencontre donc plus aujourd'hui ces véhicules démodés que sur les seuls points où l'art de l'ingénieur n'a pas encore fait pénétrer le réseau ferré, et cela suffit grandement pour montrer au touriste combien il est insupportable d'avoir à échanger le siège capitonné d'un bon wagon de première classe contre les banquettes inhospitalières du *Correo*. Au terme de son voyage, le malheureux est complètement édifié sur les avantages respectifs des deux modes de locomotion; il n'a eu que trop de rapports avec les *Zagals* et les mulets, les conducteurs et les rosses; et il connaît à fond, pour l'avoir pratiquée aux dépens de ses côtes, la théorie des tournants et des descentes sur les grandes routes d'Espagne.

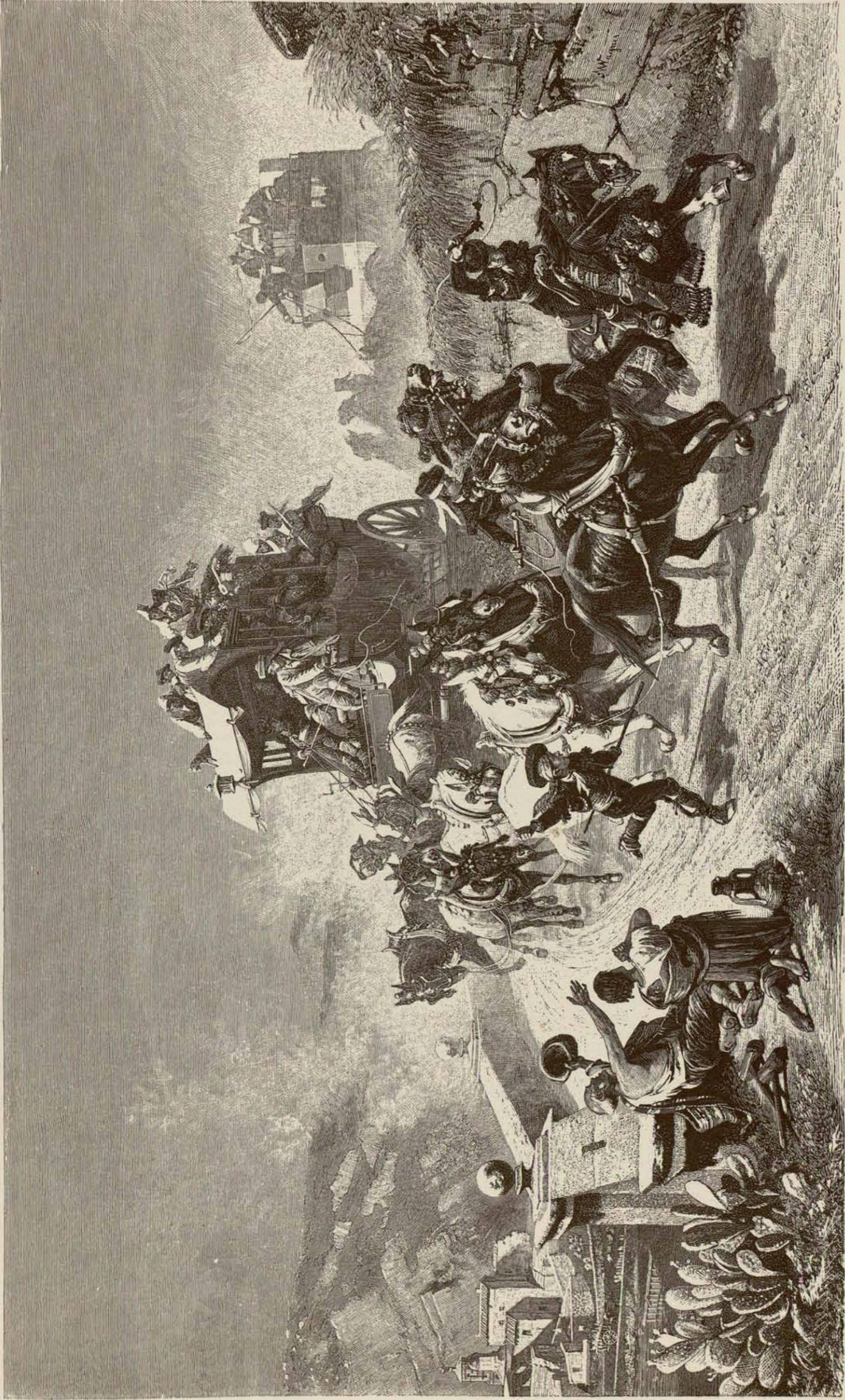
En été, la voiture soulève au passage des tourbillons de poussière si épais, que le cocher ne peut seulement plus distinguer les premiers mulets de son attelage; tout le pays est voilé d'un nuage jaune de calcaire et de craie; les fossés et les fondrières du chemin sont remplis jusqu'au bord d'une poudre grisâtre qui trompe l'œil du touriste, et lui fait voir devant lui une route plane et unie: douce illusion, que vient bientôt détruire de fond en comble la sensation désagréable d'une roue s'enfonçant jusqu'au moyeu dans une ornière. Le pauvre voyageur se croit déjà précipité au fin fond des enfers et se cramponne instinctivement à son siège, sans se rendre compte que le procédé ne peut servir de rien. Mais cependant, le mauvais pas est franchi, et l'équipage continue à galoper furieusement, contournant à angle droit des blocs de rochers



CHEVAL ANDALOU SOUS LE HARNAIS.

gigantesques, traversant des ponts sous lesquels languit au fond d'un abîme pierreux un maigre torrent sans eau, passant à sec des gués encombrés depuis des années par les mêmes obstacles: et tout cela, sans jamais verser, bien que le danger s'en présente plus de cent fois par jour.

L'impulsion de la vitesse acquise vient en aide à l'adresse des conducteurs et à l'habileté des animaux. Aussi bien, le véhicule n'a seulement pas le temps de perdre l'équilibre, car les monts et vallées qu'il rencontre à chaque pas compensent ses oscillations d'une manière si heureuse, que tous les cahots semblent se neutraliser entre eux. La chaleur et la poussière oppressent la respiration du voyageur; sa gorge desséchée par les grains de sable lui fait souffrir une soif intolérable; ses dents grincent d'agacement, et c'est ainsi que, pendant des heures et des jours entiers, il lui faut poursuivre sans répit et sans trêve cette course infernale.



DILIGENCE ESPAGNOLE AUX ENVIRONS DE TOLÈDE.